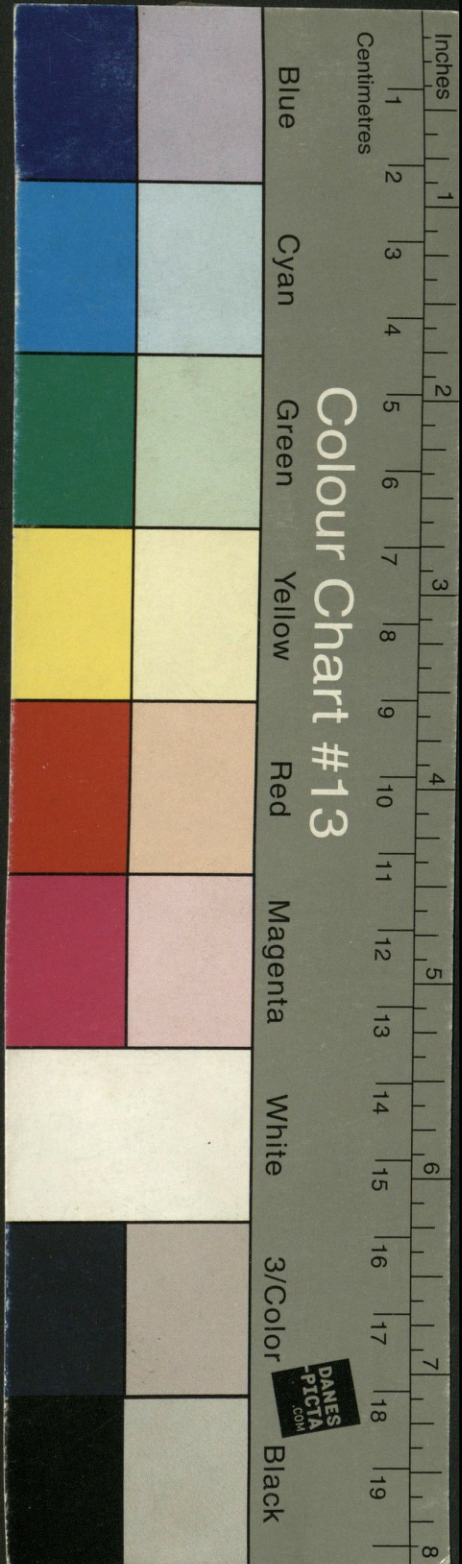
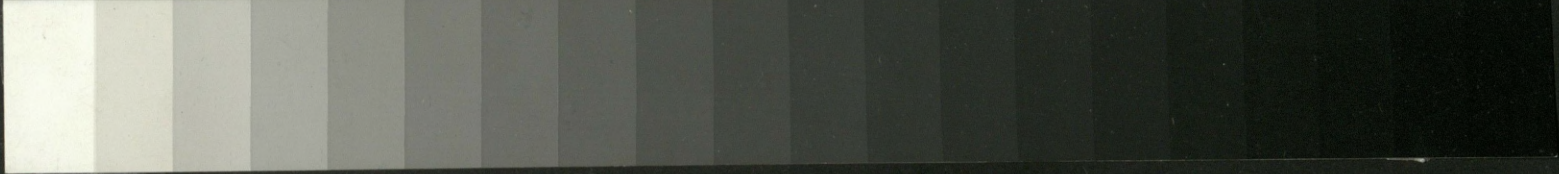




Grey Scale #13



A 1 2 3 4 5 6 M 8 9 10 11 12 13 14 15 B 17 18 19



Colour Chart #13





TROIS CONFÉRENCES

SUR

LUDENDORFF

CHEF D'ARMÉE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La Guerre contemporaine dans les Balkans et la Question d'Orient. *Guerre serbo-bulgare de 1885. Guerre gréco-turque de 1897.* Un volume in-8, avec 13 cartes in-folio en couleurs. 1899. 10 francs.

La Conférence d'Algésiras. *L'évolution diplomatique française. Les compétitions. Les confins algéro-marocains. Annexes.* Un volume in-8, avec 8 croquis hors texte. 1906. 5 francs.

Vers la Bataille. *Réunion des forces. Évolutions stratégiques.* Un volume in-8, avec 15 cartes hors texte et 1 croquis. 1910. 7^f50.

La Bataille. *Conduite stratégique. Exécution tactique.* Un volume in-8, avec 8 cartes hors texte et 6 croquis. 1912. 7^f50.

Des Lignes de Tchataldja au canal de l'Yser. *Kirkilissé—Charleroi. Lule Burgas—la Marne. Tchataldja—les Flandres.* Un volume in-8, avec 14 croquis dans le texte. 1915. 1^f50.

Après la Bataille. *Idées d'avant-guerre. Événements de guerre.* Une brochure in-8. 1919. 2 francs.

(BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS)

Colonel G. BECKER

BREVETÉ D'ÉTAT-MAJOR

TROIS CONFÉRENCES

SUR

LUDENDORFF

CHEF D'ARMÉE

RÉUNION DES FORCES
ÉVOLUTIONS
CONDUITE DE LA BATAILLE

Avec 16 cartes hors texte



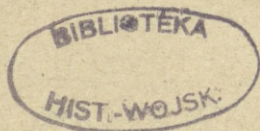
BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS

NANCY - PARIS - STRASBOURG

1920

Tous droits réservés

355191



13301.

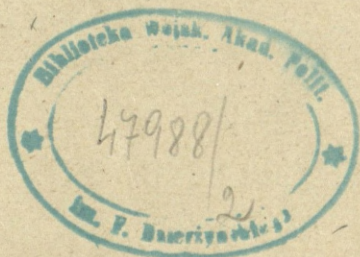


TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	Pages VII
------------------------	--------------

PREMIÈRE CONFÉRENCE

LUDENDORFF CHEF D'ARMÉE

RÉUNION DES FORCES

I. — Préambule	1
II. — Éventualités	1
III. — Théâtre de guerre.	9
IV. — Dispositif.	15
V. — Manœuvre	25
VI. — Conclusion	28

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LUDENDORFF CHEF D'ARMÉE

ÉVOLUTIONS

I. — Préambule	31
II. — Avant-garde générale	32
III. — Marche du corps de bataille	43
IV. — Concentration pour le combat	54
V. — Conclusion	66

TROISIÈME CONFÉRENCE

LUDENDORFF CHEF D'ARMÉE

CONDUITE DE LA BATAILLE

I. — Préambule	68
II. — Commandement.	69
III. — Information.	72
IV. — Liaisons	75
V. — Réserves	78
VI. — Conclusion	104

TABLE DES CARTES

- N° 1. — Schéma de réunion 1914.
 - N° 2. — Ulm.
 - N° 3. — Vilna.
 - N° 4. — Prise de Liège.
 - N° 5. — Liao-yang.
 - N° 6. — Saint-Privat.
 - N° 7. — Tannenberg.
 - N° 8. — Schéma de marche.
 - N° 9. — Lotzen.
 - N° 10. — Varsovie.
 - N° 11. — Lodz.
 - N° 12. — Augustow.
 - N° 13. — Vilna—Minsk.
 - N° 14. — Campagne de Roumanie.
 - N° 15. — Offensive d'Italie.
 - N° 16. — Bataille de France.
-

AVANT-PROPOS

Au cours de ces réunions (1) dont le but essentiel est de développer les liens de haute estime et d'affectueuse camaraderie créés par la guerre entre officiers de complément et officiers de l'armée active, je vais avoir l'honneur de traiter devant vous un sujet d'encore vivante actualité :

LUDENDORFF CHEF D'ARMÉE.

Ces mots « Ludendorff chef d'armée » répondent à la réalité des choses.

Ludendorff comme chef d'état-major d'armée ou de groupe d'armées, puis comme premier quartier-maître général, s'est trouvé sous les ordres de l'empereur Guillaume II, le chef suprême. Il s'est trouvé sous les ordres du feld-maréchal von Hindenburg, son chef direct, commandant les forces de l'Est, puis chef d'état-major général des armées en campagne.

(1) Conférences de garnison faites au cours de l'été 1920 à Bordeaux, La Rochelle, Rochefort.

Mais, en fait, c'est lui qui a commandé.

Pour en être convaincu, il suffit de jeter un coup d'œil sur les *Souvenirs de Guerre* (1).

Dans les pages que Ludendorff consacre à ses relations avec ses chefs, nous lisons :

« Pendant quatre ans, nous avons, le général feld-maréchal et moi, travaillé ensemble comme un seul homme, dans l'harmonie la plus parfaite...

« Nos vues tactiques et stratégiques concordent parfaitement...

« Après avoir conféré avec mes collaborateurs, j'exposais *brièvement* au général feld-maréchal mes idées sur la conception et la direction de toutes les opérations et je lui faisais une proposition précise. J'eus la satisfaction de voir le général feld-maréchal — depuis Tannenberg jusqu'à mon départ en 1918 — être toujours d'accord avec ma pensée et *approuver tous mes projets*. »

En ce qui concerne Guillaume II, une simple ligne éloquentة dans sa brièveté :

« Midi était l'heure du *compte rendu* à Sa Majesté l'Empereur. »

Ludendorff, Messieurs, fut le maître.

Et comme l'écrit le général Buat dans sa « Préface » aux *Souvenirs de Guerre*, personne en Alle-

(1) *Souvenirs de Guerre*, par ERICH LUDENDORFF, avec préface du général BUAT. Paris, Payot, 1920.

magne comme ailleurs, pas même Ludendorff, ne s'y trompa.

C'est donc bien le rôle de Ludendorff chef d'armée que nous allons étudier.

La première conférence — servant de préface aux deux suivantes — portera sur la Réunion des forces.

Du mois de mars 1904 au mois de février 1913, Ludendorff fit partie de la Section du plan d'opérations de l'État-major général allemand. Promu colonel en 1911, il devint le chef de cette section.

Ludendorff fut donc, à la veille de la guerre de 1914, l'artisan du plan de réunion des forces allemandes.

La deuxième conférence traitera des Évolutions.

Du 22 août 1914 au 28 août 1916, Ludendorff remplit les fonctions de chef d'état-major général de l'Est.

Sur ce théâtre d'opérations offrant assez d'espace pour la guerre de mouvement, il put exécuter des manœuvres combinées « selon les règles de l'ancienne tactique du temps de paix ».

Enfin, la troisième conférence sera consacrée à la Conduite de la bataille.

Du 29 août 1916 au 26 octobre 1918, Ludendorff fut premier quartier-maître général.

Cette haute situation l'amena à diriger la guerre. Tâche immense au point de vue militaire, puisqu'elle s'étendait à tous les théâtres de la lutte. Tâche infiniment complexe, la politique intérieure et la politique extérieure se mêlant intimement à la conduite des opérations.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

LUDENDORFF CHEF D'ARMÉE

RÉUNION DES FORCES

I — PRÉAMBULE

Aujourd'hui, Messieurs, nous nous occupons de la réunion des forces.

L'élaboration du concept de la réunion des forces comporte trois stades :

L'examen des éventualités qui peuvent se produire ;

L'étude du théâtre de la guerre ;

La détermination du dispositif de réunion répondant à la manœuvre à réaliser.

II — ÉVENTUALITÉS

Parmi les éventualités à examiner nous retiendrons les plus importantes, celles qui constituent l'ossature même du plan de réunion :

Probabilités de guerre ;

Contre qui ;

A l'aide de quelles alliances ;

Avec quelles ressources.

a) *La guerre.*

Quand Ludendorff arrive à la Section du plan d'opérations, il croit à la guerre.

Bientôt cette guerre à venir lui apparaît, non plus simplement probable, mais certaine.

Ici, Messieurs, nous devons distinguer entre ce que Ludendorff dit et ce qu'il ne dit pas.

Ce qu'il dit est faux.

Il nous représente l'Allemagne n'obéissant à aucune pensée provocatrice, ne songeant qu'à sa propre sauvegarde, préparant la grande guerre sous la menace pressante de ses voisins. Et il énumère complaisamment tous les préparatifs belliqueux ourdis contre la Germanie : rétablissement du service de trois ans en France, renforcement de l'armée russe, réunion dans la mer du Nord et dans la Manche des unités navales anglaises jusqu'alors concentrées en Méditerranée.

L'insincérité de Ludendorff est flagrante.

Il sait fort bien que le vote de la loi de trois ans, la réorganisation militaire de la Russie, tellement ébranlée par sa défaite de 1905, les précautions de l'Amirauté britannique, ne furent que des réponses aux accroissements formidables de la puissance militaire allemande, de la puissance navale allemande.

b) *Contre qui ?*

Ce que Ludendorff ne nous dit pas, c'est que ces accroissements formidables ont été inspirés par la volonté

de guerre de l'État-major général allemand : guerre dirigée contre la France.

Il sait pertinemment que dès 1875 — à l'aube de notre relèvement — cette guerre a été décrétée dans les hautes sphères militaires. La situation internationale a fait manquer une première occasion. Puis on a jugé utile de perfectionner l'outil. Enfin il a fallu triompher de la résistance de Guillaume II : la nature intime de l'Empereur, écrit Ludendorff, répugne à la guerre; cet homme, ajoute-t-il dédaigneusement, représente le type allemand de l'ère postbismarckienne, la triste époque de décadence.

Ce que Ludendorff nous cache encore, c'est que l'État-major général a été soutenu dans son action sur l'Empereur par toute la caste militaire, par les partis de droite, par la Société coloniale, la Ligue maritime, la Ligue pangermanique : associations puissantes pour lesquelles la France est le pays maudit, le pays qui barre la route à la culture germanique, le pays qu'il faut anéantir.

Ce qu'il nous cache enfin, c'est que l'année 1913 a été très habilement mise à profit. Du Rhin à la Vistule les partis de guerre organisèrent, dans le fastueux éclat de brillantes parades militaires, les fêtes commémorant le centenaire de la guerre d'indépendance.

C'était semer l'effervescence belliqueuse à travers l'Allemagne : grain qui devait lever vite sur pareille terre.

Et le sentiment populaire, jusqu'alors hésitant, n'a pas tardé à se prononcer pour la guerre.

Alors Guillaume II le Pacifique s'est senti débordé. Maîtrisant ses répugnances intimes, il est redevenu le souverain guerrier aux discours enflammés d'antan. Il se rangeait enfin aux vues de son État-major général.

Désormais — que l'expression vulgaire me soit pardonnée — l'affaire est dans le sac.

Puisse le vieux dieu allemand susciter l'occasion favo-



nable : la parole sera donnée à la poudre sèche, la décision laissée à l'épée aiguisée.

Non, Messieurs, ce n'est pas contraint et forcé par les nécessités de la défense nationale que l'État-major général allemand a préparé la guerre de 1914.

Cette guerre, toute d'offensive brutale, est née sous son inspiration provocatrice.

A peine née, elle fut baptisée fraîche et joyeuse par le Kronprinz au milieu des « Hoch » de tout le parti militaire, au milieu des vivats enthousiastes de tout le parti pangermaniste.

C'est une guerre qui a été voulue, nettement voulue, et c'est contre la France qu'elle a été voulue.

Mais la France ne sera pas seule au combat.
La Russie et l'Angleterre se dresseront à ses côtés.

Certains milieux politiques allemands se sont bercés d'illusions au sujet de la non-intervention soit de la Russie, soit surtout de l'Angleterre.

Ces milieux ont commis la faute grave de sous-estimer — l'expression est de Ludendorff — les forces probables de l'adversaire.

Quant à lui, Ludendorff, il déclare ne s'être jamais laissé séduire par le rêve dangereux d'une France isolée dans la lutte.

Pour abattre la France, il faudra donc l'abattre malgré ses alliées — d'aujourd'hui ou de demain — malgré la Russie, malgré l'Angleterre.

c) *Les alliances.*

Mais l'Allemagne a, elle aussi, des alliées : l'Autriche-Hongrie, l'Italie.

Ne peut-elle escompter de ces alliances un certain appoint de forces ?

Pour sa guerre, sa guerre à elle, non.

Et Ludendorff nous en donne les raisons.

Il pense que l'armée austro-hongroise sera vraisemblablement absorbée tout entière par la lutte contre les forces russes qui lui seront opposées.

Les conventions militaires avec l'état-major du vieil empereur François-Joseph n'ont d'ailleurs été qu'ébauchées.

Une base ferme d'entente a toujours fait défaut à ces négociations. Ne craint-on pas à Vienne que Rome ne manque à la parole donnée ? Alors pourquoi construire sur du sable mouvant ? Ce serait peine perdue...

Et puis, quel appui attendre d'une armée où le travail du temps de paix a été insuffisant, d'une armée qui a été nettement négligée ?

Vraiment, ces troupes ont reçu une éducation trop différente de l'éducation allemande.

Comme chef d'État-major général, le général von Conrad a été appelé à donner son impulsion à l'armée austro-hongroise. C'est un chef remarquablement intelligent, d'une grande souplesse d'esprit.

Mais tout compte fait, ce n'est qu'un vulgaire héré-

tique; il n'a pas su accorder à la formation militaire allemande du temps de paix toute l'estime qu'elle méritait.

Quant à l'Italie, des conventions militaires assez anciennes la lient à l'Allemagne.

Trois de ses corps d'armée avec deux divisions de cavalerie doivent se réunir en Alsace.

Le gros de l'armée, déduction faite de ce qu'il faut pour la défense côtière, se rassemblerait près de la frontière de la Haute-Italie : ainsi serait immobilisée dans les Alpes une partie du corps de bataille français.

Et la flotte, de son côté, chercherait à couper les communications entre la France et ses colonies de l'Afrique du Nord.

Ces conventions, la Section du plan d'opérations de l'État-major général allemand en a d'abord fait état, puis elle les a peu à peu considérées comme caduques.

De nouvelles études entreprises, affirme Ludendorff, sur le désir du chef d'État-major général italien, le général Pellio, sont restées de simples esquisses... Les craintes éprouvées à Vienne sur la fidélité de l'Italie avaient sans doute trouvé un écho à Berlin.

Bref, Ludendorff estime que pour la lutte contre les armées françaises, éventuellement contre les armées anglo-franco-belges, et contre les armées russes du Nord, l'Allemagne ne doit compter que sur ses propres ressources.

d) *Les ressources.*

Ces ressources, Ludendorff les veut formidables et il juge nettement insuffisantes celles dont il dispose.

Il n'est pas homme à rester impassible devant une telle situation.

Aussi, à l'automne de 1912, il établit un plan de renforcement de l'armée.

C'est un crédit d'un milliard qu'il demande pour réaliser un accroissement de matériel et surtout une augmentation des effectifs.

Son but essentiel est d'assurer l'application intégrale du service obligatoire pour tous.

Jusqu'alors des milliers d'hommes en état de servir n'ont pas été, grâce à la richesse de la conscription allemande, astreints à l'impôt du sang.

Ludendorff veut appeler tous ces hommes sous les drapeaux.

C'est en ce même automne de 1912 — le renseignement ne se trouve pas dans les *Souvenirs de Guerre*, mais je le sais exact — c'est en ce même automne de 1912 que Guillaume II se rend en Suisse pour assister aux manœuvres de la petite armée fédérale.

Le projet de Ludendorff n'est pas étranger au voyage.

L'Empereur tient à juger par lui-même les résultats obtenus avec un système de milices.

C'est que certains de ses conseillers voudraient — pour tout ce contingent supplémentaire que Ludendorff rêve d'incorporer — substituer au service légal de deux ans un service à court terme, un service de quatre, cinq ou six mois.

Ainsi l'augmentation d'effectifs permettant d'organiser



avec d'immenses réserves « la guerre en profondeur » — la formule a souri au souverain — serait réalisée.

Ainsi aussi, cette augmentation d'effectifs serait réalisée à moins de frais — et au Reichstag une telle solution a souri aux partis majoritaires.

Mais — revers de la médaille — l'armée nouvelle ainsi créée derrière l'armée de campagne ne serait plus qu'une armée de milices.

Et le chef d'État-major de Moltke, qui accompagne Guillaume II aux manœuvres suisses, s'est bien juré — ou a bien juré à d'autres, peut-être à Ludendorff en personne — de ne pas laisser introduire dans l'armée allemande le principe de la milice sous quelque forme que ce soit.

Bref, le projet Ludendorff donne lieu à des controverses et provoque des tiraillements dans les sphères politiques et militaires.

Enfin l'assentiment du chancelier, celui du ministre de la Guerre sont obtenus.

C'est le triomphe.

Triomphe de courte durée.

Trois nouveaux corps d'armée sont en effet demandés par Ludendorff.

Ces trois corps d'armée dont il estime la création indispensable à son plan de réunion lui sont impitoyablement refusés.

Il insiste. Il s'acharne malgré toutes les objections, malgré toutes les résistances auxquelles il se heurte.

Son entêtement finit par déplaire, et au mois de février 1913 il est envoyé à Dusseldorf pour y prendre le commandement du 39^e régiment de fusiliers.

Ses fonctions de chef de la Section des opérations à

l'État-major général cessaient ainsi quelques mois avant qu'éclatât la guerre.

Mais à son départ de Berlin le plan de réunion des forces, sous la réserve de cette création non réalisée de trois grandes unités de combat nouvelles, était établi.

Lacune dont les conséquences fâcheuses allaient se faire lourdement sentir lors du déploiement stratégique initial.

III — THÉÂTRE DE GUERRE

a) *Principe : un théâtre principal.*

Messieurs, le théâtre de guerre (1) sur lequel devait se dérouler le drame de 1914 comportait deux théâtres d'opérations :

A l'ouest, la frontière de France, prolongée vers l'Angleterre jusqu'à la mer par la Belgique;

A l'est, la frontière de Russie.

En bonne stratégie, entre deux théâtres, le choix s'impose : l'un est adopté comme théâtre d'opérations principal et le maximum de forces y est appliqué; l'autre est classé théâtre d'opérations secondaire avec le minimum de forces.

b) *Son application absolue.*

Voyons, par exemple, le vieux de Moltke à l'œuvre.

En pareille occurrence il n'hésite pas.

(1) Voir carte n° 1.

Au lendemain de Sadowa, en 1868, il réfléchit déjà à la guerre que la Prusse pourrait encore être amenée à conduire.

Il étudie le théâtre de guerre éventuel (1).

De la frontière russe il ne se préoccupe pas, car une alliance de la Russie avec la France n'est pas à envisager à pareille époque :

« Le temps n'est pas encore venu, écrit de Moltke, où la coopération de l'Orient slave avec l'Occident latin contre le reste de l'Europe pourra changer la face du monde. »

Mais une alliance entre l'Autriche — l'ennemie d'hier — et la France — l'ennemie de toujours — demeure possible.

Alors deux théâtres d'opérations :

A l'ouest, la vallée du Rhin;

A l'est, les monts de Bohême.

Solution :

Le Rhin, théâtre d'opérations principal; offensive stratégique contre la France avec dix corps d'armée;

La Bohême, théâtre d'opérations secondaire; défensive stratégique contre l'Autriche avec trois corps d'armée.

C'est net.

La question est tranchée au fil du couteau.

Et les considérants que le Mémoire de 1868 donne à l'appui sont à retenir : les événements de 1914, nous allons le voir, ont mis leur portée en pleine lumière.

« Si, tandis que nous cherchons une décision rapide au

(1) Voir carte n° 1.

délà du Rhin, les Autrichiens envahissent une partie de la Silésie et même du Brandebourg, rien ne sera définitivement perdu, aussi longtemps que notre armée défensive aura reculé sans être irrémédiablement battue. »

Ainsi de Moltke ne se laisse pas effrayer par la perspective de l'invasion ennemie en Silésie, ni même en Brandebourg.

Il est bien décidé à ne pas détourner les yeux du théâtre d'opérations principal, la France.

Sur ce théâtre, il mènera à fond son offensive stratégique pour la décision.

A l'armée défensive de remplir sa tâche en contenant l'autre adversaire sur le théâtre d'opérations secondaire.

c) *Son application relative.*

Revenons maintenant à notre théâtre de guerre de 1914 : frontière franco-belge à l'ouest, frontière russe à l'est.

Réunissons par la pensée un Conseil supérieur de la guerre constitué par les hauts personnages auxquels incombe la charge d'élaborer le plan de réunion des forces.

C'est l'empereur Guillaume II dont les hésitations, ou les impulsions, dans le domaine militaire ont été déjà soulignées.

C'est le chef d'État-major général de Moltke — le de Moltke junior qui porte un nom si lourd. Par sa situation il est appelé à donner les instructions du souverain à Ludendorff.

« Homme remarquable, écrit l'auteur des *Souvenirs de*

Guerre, chef au sens militaire développé, capable de voir clair dans les grandes situations, mais au tempérament peu énergique, à la tournure d'esprit plus pacifique que guerrière »..., à ce point de vue, le sosie de son souverain.

C'est enfin le général comte von Schlieffen, qualifié par Ludendorff un des plus grands soldats qui aient jamais vécu. Von Schlieffen — bien connu en France avant la guerre par les lecteurs de la *Deutsche Revue* — jouissait d'un prestige incontesté dans les hautes sphères militaires allemandes. Ses conceptions stratégiques y étaient à peu près unanimement appréciées. En fait, Messieurs, von Schlieffen fut l'inspirateur du plan d'opérations de 1914 dont Ludendorff assurait l'élaboration.

Je ne puis vous faire assister aux débats de ce Conseil supérieur de la guerre.

Mais je trouve dans les *Souvenirs de Guerre* un véritable procès-verbal de cette séance... hypothétique.

C'est l'exposé du plan de guerre von Schlieffen, décision définitive prise une fois l'hypothèse de la Belgique rangée aux côtés de la France admise.

Je lis, Messieurs, puis, Ludendorff s'en abstenant, nous dégagerons la philosophie du texte.

« Invasion de la Belgique par les forces principales allemandes... Nécessité d'obtenir une décision rapide du côté de la France, décision rapide nécessaire pour prévenir à temps le *grand danger de l'invasion russe* au cœur de l'Allemagne. *L'offensive contre la Russie* et la défensive à l'ouest signifiaient une guerre longue, et *cette conception a été repoussée par le comte von Schlieffen.* »

Ainsi, il faut obtenir la décision sur le front Ouest, mais dans le but de parer au *grand danger* qui menace le front Est.

L'offensive stratégique contre la France est bien décidée. Mais elle n'est admise que sous caution.

Cette offensive stratégique est subordonnée au succès de la défensive stratégique vis-à-vis de la Russie.

Et — fait infiniment grave — *l'hypothèse de l'offensive stratégique initiale à l'est a été prise en considération*. Il a fallu l'autorité du comte von Schlieffen pour écarter la conception.

Messieurs, l'action décisive à l'ouest formulée dans de telles conditions, sous de telles réserves, ce n'est pas une volonté qui s'affirme. C'est une demi-volonté qui s'estompé dans l'ombre de l'idée dominante : *le grand danger de l'invasion russe*.

Nous sommes loin de la solution si tranchante, si virile du vieux de Moltke : théâtre de l'Ouest, théâtre principal, y obtenir la décision ; théâtre de l'Est, théâtre secondaire, si l'ennemi y pénètre même profondément, s'il envahit la Silésie, même le Brandebourg, rien ne sera encore perdu...

Entre les deux solutions la divergence est profonde et la raison de cette divergence peut être aisément trouvée dans la psychologie de l'Empereur.

Pour Guillaume II l'invasion russe est une obsession.

La Prusse Orientale n'est-elle pas, non seulement terre allemande, mais encore le berceau des Hohenzollern ?

Alors, il faut éviter à la Prusse Orientale les horreurs de l'occupation étrangère, limiter en tout cas au minimum la zone abandonnée à l'ennemi.

Cette préoccupation de l'Empereur apparaît à maintes reprises dans les *Souvenirs de Guerre*, notamment quand Ludendorff, avant de rejoindre le front oriental, en

août 1914, passe au quartier impérial à Coblenz pour y saluer Guillaume II.

Un tel sentiment — d'ordre patriotique, d'ordre dynastique — est celui d'un souverain qui aime son peuple et toujours prêt à proclamer qu'on « fera tout » pour libérer telle ou telle province envahie.

Ce n'est pas la mentalité du chef décidé à réaliser la victoire coûte que coûte.

Dans l'élaboration du plan de guerre, Guillaume II, sous l'impulsion vibrante d'un von Schlieffen, d'un Ludendorff, a consenti à l'offensive stratégique vers la Belgique et vers la France.

Il n'en a pas moins jeté un regard apeuré du côté de la Russie.

Et le chef d'État-major général de Moltke, dont le caractère n'est pas la qualité maîtresse, a communiqué dans l'appréhension de son souverain.

Aussi, Messieurs, que se passe-t-il à la fin du mois d'août 1914?

Guillaume II et de Moltke sont alors livrés à eux-mêmes. Plus de von Schlieffen, plus de Ludendorff à leurs côtés.

La masse principale des armées allemandes est en pleine action offensive dans le nord-est de la France, où elle s'acharne à arracher la décision à l'héroïsme de nos valeureuses troupes.

Avant que cette décision soit acquise, avant même qu'on puisse l'envisager d'une façon certaine, Guillaume II et de Moltke enlèvent à la masse de manœuvre — à la veille de la grande bataille qui va peut-être tout trancher — trois corps d'armée pour les lancer au secours de la Prusse Orientale envahie !

Alors, Messieurs, c'est l'échec de la Marne.

Préface à une guerre longue, à une guerre qui va traîner pendant plusieurs années. Années au cours desquelles la décision, qu'on a laissé échapper en 1914 aux portes de Paris, sera recherchée tantôt à l'ouest, tantôt à l'est où s'ouvriront de nouveaux théâtres d'opérations.

Puis Ludendorff lui-même, séduit par la guerre de mouvement qu'il peut mener contre les Russes, va, par intermittences, se laisser fasciner par le front oriental.

Et au cours de ces longues années, grand quartier général, divisions disponibles vont être ballottés et de l'ouest à l'est et de l'est à l'ouest, courant de la proue à la poupe et de la poupe à la proue, jusqu'au moment où le navire, épuisé par ces oscillations incessantes, craque et s'abîme dans les flots de la défaite.

Messieurs, le choix d'un théâtre d'opérations principal, au sens absolu, au sens rigoureux du terme, avec l'acceptation du sacrifice, si douloureux soit-il, mais nécessaire sur le théâtre d'opérations secondaire, a fait défaut dans le plan de réunion des forces allemandes en 1914.

IV — DISPOSITIF

Quel était le dispositif adopté dans ce plan ?

Ici, Messieurs, je vous demanderai la permission de faire, pendant quelques instants, un assez large retour vers le passé. Vers un passé fécond en enseignements, fertile en rapprochements avec les événements de guerre qui nous occupent.

a) *Période napoléonienne : l'espace.*

Au mois d'août 1805 (1), l'Angleterre, effrayée par la menace du camp de Boulogne, suscite une coalition contre la France avec la Russie, l'Autriche, la Suède, le royaume de Naples.

Napoléon apprend que l'Autriche a dégarni de troupes la Hongrie, la Bohême, qu'elle dirige des forces vers la frontière bavaroise.

L'Empereur ne se préoccupe ni de l'Italie où Masséna est maître de la situation, ni des Suédois qui ne seront prêts que dans plusieurs mois, ni des Anglais incapables d'intervenir sur le continent, ni enfin des Russes dont l'entrée en scène ne peut être immédiate.

Mais il décide, séance tenante, de marcher sur Vienne avec 200.000 hommes.

Et tout de suite c'est l'éclair de génie stratégique : fixer les Autrichiens sur le Danube, les battre, puis marcher sur leur capitale en tournant les cours d'eau qui descendent du Tyrol vers le Danube bavarois.

Zone de réunion : vers Donauwerth sur la rive gauche du fleuve qui servira de masque et de barrière de protection au dispositif.

Mais pour opérer en toute quiétude, il faut être sûr des Bavaois et des Prussiens.

Le 24 août, une alliance offensive et défensive est conclue avec l'électeur de Bavière, tandis que le grand maréchal du palais, le général Duroc, l'homme de confiance de l'Empereur, va acheter à Berlin une neutralité bienveillante en échange du Hanovre.

(1) Voir carte n° 2.

Entre les côtes de la Manche, l'embouchure du Rhin, le Hanovre — zones de départ des forces — et le Danube bavarois — zone de leur réunion — les vallées du Rhin moyen et du Main offrent à la Grande Armée une ligne naturelle d'arrêt et de repos.

C'est sur cette ligne qu'est monté le premier système de forces.

De gros rassemblements autrichiens sont signalés sur la rive droite de l'Inn avec détachements dans le Tyrol.

D'autre part, une armée autrichienne peut déboucher de la Bohême au nord du Danube.

Il faut donc se couvrir contre le Tyrol et contre la Bohême.

Couverture contre le Tyrol : les six divisions de la réserve de cavalerie (Murat) sont lancées en avant des corps d'armée qui ont levé le camp à Boulogne (Davout 3^e, Soult 4^e, Lannes 5^e, Ney 6^e) pour aller border le Rhin de Mayence à Bêle et surveiller les défilés de la Forêt-Noire. Mission de cette cavalerie : tenir les ponts sur le fleuve jusqu'à l'arrivée des avant-gardes ; pousser des détachements en montagne jusqu'aux cols avec des yeux au delà. Son chef, le prince Murat, part en poste le 26 août pour une reconnaissance personnelle de grande envergure ; il passe à Wurzburg où il règle la liaison avec la cavalerie de la masse de couverture qui va être constituée en ce point ; il inspecte la frontière de Bohême et rentre par la Bavière, pays allié. Il a eu soin de semer son itinéraire d'agents d'information habiles qui journellement le renseigneront sur les faits et gestes de l'ennemi.

Couverture contre la Bohême : le corps du Hanovre (Bernadotte 1^{er}) et le corps de Hollande (Marmont 2^e) sont dirigés sur Wurzburg où les forces bavaroises les rejoindront. Ce groupe sera à même de tomber dans le

flanc droit des forces autrichiennes qui déboucheraient de la Bohême.

Quand le gros de la Grande Armée, après avoir marqué un temps d'arrêt sur le Rhin, de Mannheim à Strasbourg, fera son bond vers le Neckar, puis vers le Danube, la masse de couverture protégera sa marche en échelon défensif à gauche. Si aucune attaque n'est partie de la Bohême, que les Autrichiens soient restés derrière l'Inn, ou qu'ils se soient avancés vers le Danube, cette masse pourra, au moment où la Grande Armée atteindra le Danube, se transformer en échelon de manœuvre offensif et aller déborder l'aile droite ennemie.

Et c'est dans ces conditions que s'effectue, au début d'octobre, la réunion des forces sur la rive gauche du Danube dans la région de Donauwerth.

Le dispositif que vous voyez figuré sur la rive droite est celui qui a été réalisé à la mi-octobre après les premières évolutions en présence de l'ennemi.

Quarante mille Autrichiens se sont portés sur Ulm, attirés par la forteresse, et Napoléon les y a immédiatement enveloppés avec sa cavalerie, trois corps d'armée, les 2^e, 5^e, 6^e et la Garde. Mais un corps d'armée, le 4^e, sur le Lech, est prêt à empêcher toute intervention des forces autrichiennes restées dans le Tyrol. Trois corps d'armée, les 1^{er}, 3^e, les Bavares forment sur l'Isar un dispositif défensif face aux Russes dont l'offensive s'est enfin déclenchée et qui se sont mis en marche par colonnes séparées, vers l'Inn.

Ainsi Napoléon va battre le général Mack à Ulm, mais il se couvre contre le reste du corps de bataille autrichien ; il se couvre contre les Russes.

En 1812 (1), après avoir, pendant deux ans, rassemblé ses moyens d'action contre la Russie, Napoléon prend l'offensive.

Il veut anéantir l'armée ennemie dès la première rencontre.

Les forces russes s'élèvent à 220.000 hommes échelonnés derrière le Niémen dans la région Vilna—Grodno, avec détachements au sud entre Niémen et Volhynie.

La manœuvre consiste à fixer ces forces avec une aile droite et un centre de 90.000 hommes chacun, soit 180.000 hommes, pendant qu'une aile gauche de 220.000 hommes — masse de manœuvre — les débordera par le nord après avoir forcé le passage du Niémen à Kowno.

Zones de réunion :

Pour l'aile gauche, rive gauche du Niémen derrière la forêt de Wilhowisk qui permettra de surprendre le passage de Kowno;

Pour le centre, rive gauche du Niémen, vers Suwalki, point de croisement des routes conduisant aux ponts d'Olitta et de Preny;

Pour l'aile droite, vallée moyenne de la Narew, sur la route du pont de Grodno.

Avant de réaliser, à la fin du mois de juin 1812, la réunion de son armée sur le Niémen et la Narew, Napoléon effectue :

Une réunion sur l'Elbe vers le 15 mars;

Une réunion sur l'Oder vers le 15 avril;

Un déploiement stratégique sur la Vistule vers le 15 mai.

La réunion sur l'Elbe est couverte par le 5^e corps (les Polonais de Poniatowski) soutenu par deux corps placés

(1) Voir carte n° 3.

sur l'Oder : le 7^e (les Saxons de Vandamme) entre Francfort et Glogau ; le 1^{er} (Davout, avant-garde de l'armée) à Stettin. Entre la Vistule et le Niémen, 400 kilomètres ; entre la Vistule et l'Oder, 300 kilomètres. Si pendant que le gros se rassemble sur l'Elbe, les Russes envahissent la Pologne, le 5^e corps fera du combat en retraite devant eux sur Glogau, le 7^e corps allant lui donner son appui. Il amènera les Russes à offrir leur flanc droit à une contre-offensive du 1^{er} corps venant de Stettin.

La réunion sur l'Oder est couverte par les 1^{er} et 5^e corps qui bordent la Vistule, l'un de Dantzig à Thorn, l'autre de Plock à Varsovie. Le 5^e corps est soutenu par le 7^e corps et par le 8^e corps (Régnier) placés sur la haute Wartha et le moyen Oder.

Le déploiement stratégique sur la Vistule est couvert par les 400 kilomètres qui le séparent des forces russes, distance égale à son front. Qu'il s'agisse de passer à l'offensive directe ou à la contre-offensive, ces conditions d'espace donneront à Napoléon le temps de réaliser la condensation de son corps de bataille en vue du combat. Ce déploiement sur la Vistule effectué entre la réunion intermédiaire sur l'Oder et la réunion définitive projetée sur le Niémen ne répond d'ailleurs à d'autre besoin stratégique que le désir d'intimider les forces russes, de les jeter dans l'incertitude et de les immobiliser là où Napoléon veut les atteindre, à leur frontière.

Pour l'Empereur, pas de réunion des forces qui ne serait que le prélude à une manœuvre préconçue dédaignant les forces adverses.

Les grands principes napoléoniens, renseignement pour manœuvrer à propos, liberté d'action stratégique par la couverture pour être à même d'exécuter la manœuvre, quoi que veuille l'ennemi, vivront éternellement. Ces

principes, vivront éternellement si profondes que soient les modifications imposées à leur application par les circonstances.

b) *Période moderne : le chemin de fer.*

Messieurs, cent ans plus tard les chemins de fer ont fait disparaître ces espaces considérables dont l'Empereur disposait pour effectuer ses réunions de forces à grande portée stratégique.

Les voies ferrées jettent immédiatement à la frontière commune les masses d'hommes opposées.

Plus de ces longues étapes par lesquelles la réunion la plus rapide ne pouvait s'opérer que lentement, laissant au commandant en chef tout le temps nécessaire pour reconnaître les dispositions prises par l'ennemi, percer les projets adverses, et lui permettant de réaliser méthodiquement, au jour le jour, et d'après les renseignements obtenus, sa conception stratégique.

Aujourd'hui les chemins de fer rendent la réunion rapide, brutale; les forces sont amenées front contre front, dans un dispositif rigide, protégé par l'armature d'une solide couverture organisée dès le temps de paix.

D'ailleurs les effectifs énormes mis en branle avec le système de la nation armée ne permettraient pas, en raison des exigences des lignes de communication, du ravitaillement, ne permettraient pas, dis-je, d'effectuer une de ces réunions initiales pleines de promesses stratégiques sur le flanc ou dans le dos de l'adversaire, comme Napoléon en a réalisé une à Ulm.

Ce qui est resté possible, c'est une réunion face au dispositif ennemi avec la masse principale à une aile, masse

de manœuvre prête à déborder l'aile ennemie opposée, le reste du corps de bataille immobilisant l'adversaire sur le front. Bref, la réunion définitive des forces françaises, juin 1812, en face des Russes restés à leur frontière.

c) *Le plan de 1914*

Ce fut aussi, Messieurs, la réunion des forces allemandes en face de nos armées en août 1914.

Contre ces armées déversées par les chemins de fer français depuis la Suisse jusqu'aux confins du Luxembourg et de la Belgique, armées protégées par l'armature d'une frontière défendue et fortifiée, quelle manœuvre pouvait séduire l'État-major général allemand (1) ?

Un coup de bélier sur le front du dispositif ?

Non, Messieurs.

Le procédé n'est pas de l'école prussienne.

De Moltke en 1866 réunit ses forces en Lusace en vue d'une concentration directe sur les Autrichiens, deux de ses armées les fixant de front, la troisième fonçant dans leur flanc droit.

De Moltke, en 1870, réunit ses forces dans le Palatinat en vue d'une bataille sur la Sarre — ou sur la Moselle si les Français se sont dérobés — trois de ses armées ayant pour mission de fixer l'armée de Lorraine de front, la quatrième devant déborder l'aile droite après avoir dispersé la petite armée d'Alsace.

Les Allemands répugnent à la percée centrale, non seulement à cause du prix qu'il faut consentir à ce genre

(1) Voir carte n° 1.

d'attaque, mais encore par crainte du danger qui peut, au cours de la manœuvre, brusquement surgir à une de leurs ailes : rien ne les impressionne autant que la menace stratégique sur un flanc ; cette menace est très vite pour eux le prodrome de la retraite.

Alors, à défaut d'attaque de front, restait le débordement par une aile ou par les deux ailes.

Le débordement par les deux ailes était une conception d'une envergure telle qu'elle ne pouvait être examinée que dans une seule hypothèse : une supériorité numérique formidable, résultant, par exemple, de l'abstention de la Russie, abstention qui n'était pas à envisager.

Et puis, les avantages d'un débordement au sud par la Suisse se montraient des plus précaires : une résistance sérieuse à surmonter, sinon à l'enclave de Porrentruy, tout au moins dans le Jura bernois, pour venir déboucher dans une zone excentrique par rapport à Paris.

Assez gros effort pour un bien maigre résultat.

Messieurs, c'est du côté du nord que les Allemands pouvaient trouver des avantages féconds à une manœuvre débordante.

Ils n'ont pas hésité à aller les chercher malgré la neutralité belge, foulant aux pieds le Droit des gens.

En homme que les scrupules n'embarrassent pas, Ludendorff explique cette violation de la façon la plus naturelle du monde :

« La réunion des forces, écrit-il, avait été prévue par le général comte von Schlieffen pour le cas où la France ne respecterait pas la neutralité de la Belgique, ou pour celui

où la Belgique ferait cause commune avec la France. Alors l'invasion de la Belgique par les principales forces allemandes s'imposait. Toute autre opération était paralysée par le fait que l'aile droite allemande se trouvait sans cesse menacée du côté de la Belgique et il devenait impossible d'obtenir une décision rapide du côté de la France. »

Et quelques lignes plus loin :

« Nous étions tous convaincus de la nécessité de la réunion des forces prévue par le comte von Schlieffen. Personne ne croyait à la neutralité de la Belgique. »

Ludendorff déclare d'ailleurs qu'il ne sait pas dans quelle mesure le général von Moltke s'est mis en relations avec le chancelier von Bethmann au sujet de la question de marche à travers la Belgique. Ces conversations n'ont pas eu lieu dans son bureau qui n'avait pas qualité en la matière. Il ignore également si des quartiers-maitres ont été chargés de cette mission.

Quoi qu'il en puisse être, soit au point de vue juridique, soit au point de vue politique, stratégiquement, le passage par la Belgique avait été décidé pour la masse principale des forces allemandes, masse chargée d'aller chercher en France la décision.

Et le dispositif fut monté en conséquence :

A l'est, face aux Russes : une armée constituée à quatre corps d'armée, une division de cavalerie, une division de réserve, des groupes de défense mobile des places frontières, armée rassemblée en Prusse Orientale au nord des forces austro-hongroises ;

A l'ouest, face aux armées françaises : toutes les forces restant disponibles avec, à l'aile nord, une masse de ma-

nœuvre prête à jeter en Belgique huit corps d'armée et quatre divisions de cavalerie, dès que Liège serait enlevée.

V — MANŒUVRE

a) *Les prémisses : Liège.*

Messieurs, c'est le général Ludendorff qui prend Liège (1).

Quartier-maitre à l'armée von Bulow, armée en voie de réunion et qui doit participer à la manœuvre de débordement, il se fait détacher en liaison auprès du général von Emmich.

Le général von Emmich a été lancé vers la frontière avec six brigades mobilisées hâtivement, parties sans leur complet de guerre. Brigades qui ont pour mission de traverser la ligne des forts de Liège et de pénétrer dans la place afin d'ouvrir la porte de la Belgique aux forces allemandes.

Les choses ne marchent pas au gré de Ludendorff.

Il actionne le corps de cavalerie von der Marwitz qui manque de mordant, le fait soutenir par une compagnie cycliste qui met la main sur Visé.

Puis, dans la nuit du 5 au 6 août, il part à l'attaque de Liège avec la colonne centrale, la 14^e brigade.

Le général von Vussow qui commande cette brigade est tué par un obus fusant dès le début de l'action.

Immédiatement Ludendorff le remplace.

Il remet de l'ordre lui-même dans l'avant-garde, renforce cette avant-garde, fait venir des mortiers pour nettoyer la route et les villages.

(1) Voir carte n° 4.

Après un petit engagement à Retinne, un combat de rues assez vif à Queue-du-Bois, c'est le cheminement — car le jour est venu — vers la hauteur de la Chartreuse qui domine Liège.

Là, Ludendorff pointe ses canons sur la ville et exécute un tir espacé — aussi nourri que le permettent ses munitions — tant pour donner de ses nouvelles aux colonnes voisines que pour intimider le commandant de la place et la population.

Mais, en fin de journée, les brigades qui devaient à droite et à gauche marcher concentriquement sur Liège n'ont encore pu percer.

La situation de la petite colonne d'assaut, isolée dans la ceinture des forts, embarrassée d'un millier de prisonniers, est assez précaire.

Aussi la nuit du 6 au 7 août se passe-t-elle dans l'inquiétude d'une contre-attaque qui pourrait tout compromettre.

Les Belges ne bougent pas.

Alors le 7 matin, ordre d'entrer dans la ville.

Le colonel von Oven avec l'avant-garde doit aller occuper la citadelle. Mais à la suite de renseignements reçus en cours de route, il modifie son itinéraire et va mettre la main sur un fortin extérieur.

Ludendorff impatient saute dans une auto avec un officier d'état-major pour se rendre à la citadelle où il croit l'avant-garde arrivée. Il trouve la porte fermée.

La petite garnison se rend sur sa sommation.

Il fait alors avancer la brigade qui s'installe dans la citadelle et aux abords, puis organise la défense.

La mission que Ludendorff s'était assignée à lui-même était remplie.

Affaire menée avec audace et bonheur.

Le commandant de la 14^e brigade a déployé dans l'action toute son énergie passionnée.

C'est le chef de décision qui sait vouloir et obtenir.

N'est-ce pas aussi l'apôtre qui, après avoir si longtemps prêché son évangile — l'invasion de la Belgique pour la manœuvre débordante — trouve enfin l'occasion ardemment souhaitée de mettre cet évangile en action?

Mais Ludendorff ne devait pas suivre longtemps l'avance de l'aile droite allemande.

Le 22 août, il est envoyé en Prusse Orientale comme chef d'état-major de la VIII^e armée.

b) *Épilogue : la Marne.*

C'est là qu'il apprit l'échec de la manœuvre, arrêtée sur la Marne.

Vous savez fort bien, Messieurs, ce qui s'est passé.

A un moment donné, l'aile nord s'est trouvée découverte. Elle a été attaquée et menacée dans ses communications par une armée française dont les Allemands ne soupçonnaient pas l'existence.

Sous le poids du danger stratégique et aussi sous la pression des attaques frontales, tout le corps de bataille, ébranlé, a battu en retraite.

L'analyse que Ludendorff fait des causes de l'insuccès peut se résumer en quelques lignes :

L'aile droite de l'armée allemande était trop faible et sa

manœuvre ne fut pas assez large ; la perte du corps de réserve de la Garde et du XI^e corps prélevés, au bénéfice de la Prusse Orientale, sur l'aile débordante — qui aurait dû au contraire être renforcée par des corps détachés des armées d'Alsace et de Lorraine, armées poussées trop loin d'ailleurs dans la direction de Lunéville — avait été fatale.

De l'analyse nous rapprocherons l'évocation d'un souvenir qui tient particulièrement au cœur de Ludendorff :

« Le désir que j'avais exprimé avec insistance, la création de trois nouveaux corps d'armée, ne fut pas réalisé. Omission lourde de conséquences. Ces corps ont fait défaut au commencement de la guerre. »

Et du rapprochement nous concluons avec le général Buat :

« Avec ces trois corps, Ludendorff comptait sans doute étendre vers le nord le mouvement débordant de la droite allemande, balayer toute la plaine de Belgique et des Flandres françaises jusqu'à la mer (1). »

VI — CONCLUSION

Messieurs, quand Napoléon réunissait ses forces, il avait le ferme projet d'imposer sa volonté à l'ennemi.

Mais il ne négligeait pas cet ennemi.

Il se renseignait.

Et c'est en fonction de la situation et de l'importance

(1) *Ludendorff*, par le général BUAU. Paris, Payot, 1920.

des forces adverses qu'il montait et exécutait sa manœuvre.

A ce concept, les Allemands ont prétendu substituer la manœuvre préconçue : la résolution d'agir dans un sens déterminé servant de base à la réunion des forces, bien plus que le désir d'être à même d'adopter telle ou telle combinaison d'après les dispositions de l'ennemi.

Soit.

Mais alors il faut pousser cette volonté d'agir à une limite telle que l'adversaire, malgré tous les projets qu'il pourra former, soit soumis sans réserve à la loi de cette initiative.

Les grands chefs de l'armée allemande, au cours de la préparation de la guerre de 1914, n'ont pas poussé assez loin leur volonté d'agir.

Volonté défaillante dans la subordination de l'action décisive vers l'ouest au danger d'une invasion à l'est.

Volonté insuffisamment opérante dans la constitution de la masse de manœuvre qu'il était indispensable — pour réaliser le débordement d'armées adverses aussi peu méprisables — de doter d'effectifs plus puissants et d'une zone d'action stratégique plus vaste.

Les préparatifs furent formidables.

Ils restèrent inférieurs à la tâche.

Messieurs, l'événement a mis en pleine lumière le vice rédhibitoire du plan de réunion des forces allemandes :
Un manque de proportion entre le But et les Moyens.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LUDENDORFF CHEF D'ARMÉE

ÉVOLUTIONS

I — PRÉAMBULE

Comme chef d'état-major d'armée, puis de groupe d'armées, le général Ludendorff a fait évoluer les forces allemandes opposées aux Russes.

Ce sont ces évolutions que je vais avoir l'honneur d'étudier aujourd'hui devant vous.

Messieurs, le corps de bataille une fois réuni, il « évolue » vers l'adversaire.

A quelles exigences doit satisfaire cette « évolution » ?

Il faut d'abord que le mouvement soit couvert et éclairé, soit par une avant-garde stratégique, soit par la cavalerie et des avant-gardes tactiques.

Il faut ensuite que la marche soit exécutée dans une formation qui permette de vivre et de manœuvrer.

Il faut enfin que, pour le combat, les forces soient concentrées.

Avant-garde, marche, concentration : tels sont les éléments essentiels de la technique des évolutions.

Telles sont aussi les trois parties de cette conférence.

Dans chacune d'elles, nous rappellerons ce qu'était la doctrine de l'école allemande.

Dans chacune d'elles, nous examinerons dans quelle mesure Ludendorff a appliqué cette doctrine.

II — AVANT-GARDE GÉNÉRALE

a) *Principe.*

Aucune question, dans le domaine de la grande tactique, n'a fait couler d'encre autant que l'avant-garde générale.

Faut-il doter l'armée d'une avant-garde générale constituée à l'aide des trois armes? C'est l'avant-garde stratégique. Elle est poussée au delà des avant-gardes tactiques. Elle constitue un puissant organe de protection, de manœuvre, de renseignement.

Faut-il lancer simplement la cavalerie en avant des avant-gardes tactiques? Cette cavalerie éclairera le corps de bataille. Elle le renseignera d'une façon relative, dans la mesure de ses moyens.

En France, le principe de l'avant-garde générale était admis avant la guerre.

En Allemagne, il avait été rejeté.

b) *Facteur temps.*

Principe rejeté pour une raison primordiale : les Allemands veulent à tout prix s'assurer l'initiative de la manœuvre.

Avec une avant-garde stratégique, le commandant d'armée ne prend sa décision qu'après le combat livré par cette avant-garde. C'est du temps perdu : la décision risque d'être tardive.

Sans avant-garde stratégique, le commandant d'armée arrête sa résolution dès le contact pris par les divisions de cavalerie. C'est du temps gagné pour l'initiative de la manœuvre.

c) *Liberté de décision : Liao-yang.*

Principe rejeté encore pour une autre raison : les Allemands entendent sauvegarder non seulement la rapidité, mais encore la liberté de la décision.

Avec une avant-garde stratégique, le commandant d'armée risque de se laisser influencer par le combat dans lequel cette avant-garde se trouve engagée.

Son caractère est-il suffisamment trempé? Il pourra rester maître de sa décision.

Le danger n'en existe pas moins.

Témoin le général Kouropatkine à la veille de la bataille de Liao-yang.

Dans les premiers jours de juin 1904, la situation en Mandchourie est la suivante (1) :

La III^e armée japonaise investit Port-Arthur, tandis que les II^e, IV^e, I^{re} armées doivent se porter sur les forces russes rassemblées vers Liao-yang.

La II^e armée, au nord de Port-Adams, a devant elle un couloir entre la mer et la chaîne du Liao-toung.

Dans ce couloir, un corps d'armée et quatre régiments de cavalerie russes sous les ordres du général Stackelberg.

La IV^e armée, vers Siou-yen, a devant elle une région montagneuse et trois routes conduisant à la crête, aux cols de Tsi-pan-ling, Fan-si-ling, Ta-ling, cols tenus par les avant-gardes tactiques russes.

La I^{re} armée, vers Feng-hoang-tcheng, a devant elle une région montagneuse et la grande route mandarine qui conduit aux cols de Muo-tien-ling et Fen-chou-ling, cols occupés par les avant-gardes tactiques russes. Sur sa droite, une route se dirige vers Saïmaki où se trouve un détachement russe.

Pour que la II^e armée puisse déboucher dans la plaine de Liao-yang, il faut que les IV^e et I^{re} armées aient occupé la crête du Liao-toung, de Tsi-pan-ling à Muo-tien-ling.

Mais entre la route mandarine et les routes qui partent de Siou-yen, il y a 60 kilomètres, et 60 kilomètres de montagnes.

Les IV^e et I^{re} armées risquent donc d'être coupées l'une de l'autre en se portant sur leurs objectifs.

En particulier, Kuroki ne peut pas s'engager sur la route mandarine. Ce serait livrer la I^{re} armée, isolée, à Kouropatkine débouchant par Muo-tien-ling et Saïmaki.

(1) Voir carte n° 5.

C'est alors que le corps d'armée Stackelberg lancé vers Port-Arthur, en fait, véritable avant-garde stratégique russe, rend au général japonais un signalé service.

Ce corps d'armée est attaqué le 14 juin par la II^e armée à Va-fan-gou.

Stackelberg, au lieu de refuser le combat le 14 ou de le rompre dans la nuit du 14 au 15, pour effectuer une manœuvre en retraite, se laisse « accrocher ».

Il ne peut se dégager que le 15 au soir après avoir perdu 100 officiers, 3.000 hommes, 13 canons, un drapeau.

Le jour même, très impressionné par la défaite de son lieutenant, craignant que la retraite du corps d'armée ne soit coupée, Kouropatkine se porte avec une partie de ses forces de Liao-yang sur Hai-tcheng où il établit son quartier général.

Donc, pour Kuroki, plus d'attaque de front ou de flanc à redouter.

Il lance immédiatement un détachement sur Saimaki, puis se porte sur les cols de Muo-tien-ling et Fen-chou-ling.

En même temps, la IV^e armée enlève aux Russes les cols de Tsi-pan-ling, Fan-si-ling et Ta-ling.

Les deux armées japonaises tiennent ainsi toute la crête nord-occidentale du Liao-toung, et la II^e armée, arrivée sur le Yong-ye-tcheng, va pouvoir déboucher dans la plaine de Liao-yang.

La réalisation de l'idée stratégique de l'état-major nippon devient possible.

Un corps d'armée, détaché à plusieurs étapes du corps de bataille russe, a fait perdre sa liberté d'action au général Kouropatkine.

d) *Hypothèse : Saint-Privat.*

Sans avant-garde stratégique, le commandant d'armée n'est pas exposé à subir pareille influence. Mais il ne dispose que d'un renseignement approximatif sur l'ennemi.

Il lui faut compléter ce renseignement par une hypothèse.

Si l'hypothèse est fautive, c'est la surprise stratégique.

Sans doute, avec toutes les énergies tendues vers le but commun, l'erreur initiale pourra être réparée.

Le danger n'en existe pas moins.

Témoin de Moltke à la veille de la bataille de Saint-Privat.

Le 15 août 1870, dans la matinée, le roi de Prusse et son chef d'état-major sont sur le champ de bataille de Borny où, le 14, s'est déroulée une affaire assez indécise (1).

A l'est de Metz, on n'aperçoit plus de masses ennemies.

Par contre, on découvre au loin, au delà de la place, de longs nuages de poussière qui semblent indiquer un départ des Français vers l'ouest.

Renseignement vague que l'on va immédiatement préciser par une hypothèse.

Logiquement, l'armée de Lorraine doit avoir à cœur de ne pas se laisser accrocher aux murs de la forteresse.

(1) Voir carte n° 6.

Logiquement, elle doit avoir hâte de rejoindre l'armée de Châlons pour livrer bataille, toutes forces réunies.

Donc, elle est en pleine retraite sur la Meuse.

Hypothèse normale, rationnelle, mais fausse.

Et cette hypothèse inspire la décision de de Moltke.

La II^e armée est lancée vers la Meuse, ses deux corps de droite exécutant une reconnaissance sur les abords de Metz et vers les routes de Metz à Verdun.

Un de ces corps d'armée, le III^e, se heurte, le 16, en débouchant du ravin de Gorze, aux forces françaises rassemblées à l'ouest de Metz : c'est la bataille de Vionville.

Trois corps d'armée lancés dans le vide.

Un corps d'armée tombant à l'improviste sur l'armée adverse réunie.

Voilà la surprise stratégique, conséquence du renseignement insuffisant et de l'hypothèse logique, mais fausse.

Avec sa rapidité de décision habituelle, de Moltke rappelle ses corps d'armée lancés dans le vide le 16 :

Il rapproche la I^{re} armée de la II^e.

Et, le 17 au soir, sept corps d'armée allemands, soutenus par trois divisions de cavalerie, se trouvent en position de combat, depuis Ars jusqu'à Hannonville, sur un front de 19 kilomètres.

Le 18 au matin, de Moltke met en marche la II^e armée vers le nord pour couper l'armée française de Verdun, car il croit toujours à la retraite vers la Meuse, retraite sinon déjà entreprise, du moins imminente.

A 10^h 30, on s'aperçoit que les Français ne bougent pas des abords de Metz.

L'erreur stratégique cesse enfin.

Mais le défaut de renseignements précis subsiste encore.

Et à la surprise stratégique succède la surprise tactique.

Quel est en effet le plan de bataille dressé par de Moltke?

Maintenir l'armée française de front avec les VII^e et VIII^e corps;

Déborder avec les cinq autres corps la droite qui se trouve à Montigny-la-Grange.

Or, la droite de l'armée française n'est pas à Montigny-la-Grange. Elle s'étend jusqu'à Roncourt, à six kilomètres plus au nord.

L'erreur du 16 août, les hésitations du 18 août ont pu être corrigées au cours des opérations, grâce à la volonté constante de l'armée allemande d'atteindre les forces françaises, grâce à l'opiniâtreté et à l'énergie audacieuse du commandant de la 11^e armée, le prince Frédéric-Charles.

Il n'en est pas moins vrai que le manque de renseignements, l'hypothèse inexacte de la retraite française sur la Meuse ont fait courir un réel danger aux forces allemandes sous Metz.

Danger que l'inaction coupable du maréchal Bazaine n'a pas permis d'exploiter.

e) *Protection, manœuvre, renseignement :*
Tannenberg.

Messieurs, quarante-quatre ans plus tard, à Tannenberg, Ludendorff devait prouver qu'à la guerre on ne doit pas être esclave d'une méthode et que le procédé vaut surtout par celui qui l'emploie.

L'école allemande avait formellement répudié l'avant-garde générale.

Ludendorff fait cependant appel à l'avant-garde générale.

Ainsi il se donne la sûreté stratégique qui fit défaut à de Moltke.

Et, puisant dans son caractère la fermeté qui manqua au général Kouropatkine, il sait rester maître de sa décision jusqu'à la bataille.

Voyons-le donc à l'œuvre.

Nous avons pris congé de lui dans la première conférence, au moment où, nommé chef d'état-major de la VIII^e armée, il rejoignait le front oriental le 22 août 1914.

Son ordre de service était accompagné d'une lettre du chef d'État-major général von Moltke.

Lettre des plus élogieuses et qui mérite lecture, car elle définit bien le rôle qui incombait à son destinataire :

« Une nouvelle et difficile mission vous est confiée, peut-être encore plus difficile que la prise de Liège... Je ne connais personne en qui j'aie une confiance aussi absolue qu'en vous. *Peut-être sauverez-vous encore la situation à l'Est.* Ne m'en veuillez pas, si je vous rappelle d'un poste où l'action décisive, s'il plait à Dieu, est peut-être imminente. Il faut que vous fassiez ce sacrifice pour la patrie. L'Empereur, lui aussi, a confiance en vous. Vous ne pouvez naturellement pas être rendu responsable de ce qui est arrivé. Mais votre énergie parviendra peut-être à empêcher l'irréparable. Acceptez donc cette nomination, la plus honorable que puisse recevoir un soldat. J'espère que vous justifierez la confiance qui est placée en vous. »

Et le général von Stein, le quartier-maître général du moment, écrivait de son côté :

« Vous devez donc partir. La raison d'État le demande. *C'est une lourde tâche, mais vous en viendrez à bout.* »

Il s'agit donc de *sauver la situation à l'Est, et c'est une lourde tâche...*

Lourde tâche, Messieurs, parce que deux armées russes menacent la Prusse Orientale (1).

Au nord, c'est le général Rennenkampf qui, avec l'armée du Niémen, a battu la VIII^e armée à Gumbinnen. Il a contraint les Allemands à se replier sur la Deime, ligne avancée de la place de Königsberg, et sur les lacs de Masurie.

Au sud, c'est le général Samsonow qui, avec l'armée de la Narew, envahit la région d'Ortelsbourg. En face, le XX^e corps seul fait front.

Mais aucun lien stratégique n'existe entre ces deux armées que séparent 100 kilomètres de forêts et de marais.

Aussi Ludendorff peut-il sauver la situation.

Il masque l'armée du Nord.

Il attaque, toutes forces réunies, l'armée du Sud.

C'est la manœuvre de Tannenberg.

Avant-garde générale : le XX^e corps.

Ce corps d'armée, détaché à plusieurs étapes du corps

(1) Voir carte n° 7.

de bataille, lui assure protection, facilités de manœuvre, renseignements.

Il est son avant-garde stratégique.

Organe de protection, le XX^e corps s'établit solidement sur les hauteurs à l'est de Tannenberg.

Sa mission est de couvrir les unités qui arrivent dans la zone de manœuvre, unités que Ludendorff rameute de tous côtés.

C'est le I^{er} corps qui débarque à Deutsch-Eylau et fait mouvement sur Montowo.

C'est la 3^e division de réserve qui débarque à Osterode et doit se porter vers Hohenstein.

Ce sont tous les éléments disponibles des garnisons de Thorn, Kulm, Graudenz, Marienbourg qui se groupent sous les ordres du général von Muhlmann dans la région de Lautenbourg.

C'est enfin la division de landwehr von der Goltz, jusqu'alors employée dans le Sleswig-Holstein à la protection des côtes, qui se réunit vers Biesselen.

Organe de manœuvre, le XX^e corps attaque les 15^e et 23^e corps d'armée russes.

Mission : occuper face à l'ouest l'armée Saouonow.

But : faciliter vers l'aile droite de cette armée le glissement des forces que Ludendorff dérobe audacieusement au front Nord.

C'est le XVII^e corps, le I^{er} corps de réserve, la 6^e brigade de landwehr, la 1^{re} brigade de cavalerie.

Quelques brigades de cavalerie seulement avec la défense mobile de Kœnigsberg sont laissées devant le général Rennenkampf.

Son coup de boutoir donné sur les 15^e et 23^e corps d'ar-

mée russes, le XX^e corps ramènera vivement son aile gauche à l'ouest de Hohenstein. Ainsi le général Samsonow pourra se croire vainqueur. L'attaque qu'il subira à ce moment, et de front, et de flanc, sera une surprise complète.

Enfin le XX^e corps est l'organe de renseignement.

Dès le 24 août au matin, Ludendorff court à Tannenberg auprès du général von Scholtz, le commandant du corps d'armée.

Le général, assisté de son chef d'état-major, le colonel Hell, fait une description — que l'auteur des *Souvenirs de Guerre* qualifie de lumineuse — des combats soutenus contre les Russes.

Pleine lumière est jetée, non seulement sur le passé, mais, par un heureux hasard, également sur l'avenir : un radio ennemi capté donne les mesures prises par les Russes pour les jours suivants.

Le 27, le corps de bataille allemand est prêt à l'action.

Le XX^e corps a donc rempli sa mission d'avant-garde.

C'est alors l'attaque générale qui se déclenche, et le XX^e corps, malgré son épuisement, y participe.

Après trois jours de combats, le 29 août au soir, l'armée de la Narew est percée et enveloppée.

Percée par le 1^{er} corps et la 3^e division de réserve qui ont crevé le front profondément jusqu'à Muschaken, le XX^e corps, la division von der Goltz, le 1^{er} corps de réserve tenant Waplitz, Hohenstein, Allenstein et bouchant ainsi le couloir de Königsberg.

Enveloppée par le XVII^e corps qui a complètement

débordé l'aile droite vers Passenheim, coupant la retraite à la plus grande partie des fuyards; la 1^{re} brigade de cavalerie poursuit le reste à l'est d'Ortelsbourg.

Butin : 90.000 prisonniers.

Ne pouvant supporter une pareille défaite, le général Samsonow s'est suicidé.

Messieurs, Ludendorff a remporté une brillante victoire à Tannenberg.

Malgré son infériorité numérique, il a su être le plus fort au point et au moment voulu.

Résultat atteint grâce au XX^e corps qui a joué, dans un pur style napoléonien, le rôle d'avant-garde générale.

III — MARCHÉ DU CORPS DE BATAILLE

a) *Principe.*

La marche du corps de bataille a fait couler autant d'encre, ou à peu près, que l'avant-garde générale.

En France comme en Allemagne, la controverse fut des plus vives.

Faut-il donner à l'armée une formation profonde (1)?

Elle peut alors s'engager en avant ou sur les flancs.

Elle est à même de parer à l'imprévu, de créer l'événement avec une réserve maintenue disponible jusqu'au moment décisif.

Faut-il faire marcher l'armée en ligne de colonnes?

C'est le déploiement *a priori* en vue de la bataille.

(1) Voir carte n° 8.

1.) *Formation profonde : liberté de manœuvre.*

La formation profonde consacre la liberté du commandant de l'armée.

Sa manœuvre est facilitée par les détachements mixtes constitués en avant et sur les flancs.

Le corps de tête est-il menacé d'enveloppement?

Ses deux ailes se trouvent immédiatement couvertes par les détachements mixtes fournis par les corps qui suivent à droite et à gauche.

Ce corps de tête est-il amené à faire du combat en retraite?

C'est sur ces détachements mixtes qu'il appuie son repli.

Enfin s'arrête-t-il pour attendre l'entrée en ligne des autres corps?

L'intervention de ces corps est rendue plus aisée par les détachements mixtes qui jalonnent déjà leur front d'engagement.

Le corps de bataille doit-il se concentrer ou se déployer sur l'un des flancs?

Là encore les détachements mixtes couvrent et amorcent l'évolution nécessaire.

Ces détachements se déplacent avec le corps d'armée.

Ils l'escortent sans cesse.

C'est un réseau de sûreté permanent qu'ils tressent autour d'elle.

Ainsi se trouve créée, face à toutes les directions, une zone de manœuvre.

Bref, c'est en toutes circonstances, la liberté d'action du commandement pleinement assurée.

c) *Ligne de colonnes : manœuvre préconçue.*

Dans la ligne de colonnes, au contraire, cette liberté est complètement sacrifiée.

Sacrifice consenti sur l'autel de la manœuvre préconçue.

On veut exécuter cette manœuvre avec le maximum de rapidité et de puissance.

Derrière la cavalerie, le corps de bataille marche en ligne de colonnes, sur un front plus ou moins étendu suivant l'éloignement de l'ennemi.

A l'approche de l'adversaire, le front se resserre, soit sur une aile, soit sur le centre. L'alignement se déforme. Le dispositif s'échelonne en vue du débordement à réaliser.

Les corps qui doivent mener le combat de front se disloquent en utilisant toutes les ressources du réseau routier.

Ceux qui sont chargés du gros effort restent en formation plus compacte et se portent vers l'aile d'attaque.

De ce côté également se replient les masses de cavalerie lorsqu'elles doivent dégager le front.

Chaque corps d'armée a sa mission, son objectif.

La tâche du général d'armée est à peu près terminée.

Par son dispositif de marche, il a préparé la bataille.

A ses commandants de corps d'armée de mener la bataille.

Vous voyez, Messieurs, quelle divergence grave sépare les deux formations de marche : profondeur ou ligne de colonnes.

En France, la formation profonde, sous l'égide de la doctrine napoléonienne, avait rallié la majorité des suffrages.

L'école allemande, tout acquise aux attaques brusques, violentes, par surprise, avait adopté, à la quasi-unanimité des voix, la formation en ligne de colonnes.

Et sur ce chapitre Ludendorff est resté l'esclave de la méthode.

C'est en ligne de colonnes qu'il fait évoluer son corps de bataille.

Quelle a été la sanction des événements ?

Devant un adversaire passif le procédé a naturellement donné de bons résultats.

Mais contre un adversaire manœuvrier, les défauts du système — manque de couverture sur les flancs, absence de réserve — ont été vite percés à jour.

d) *Passivité : Lotzen.*

Au lendemain de la bataille de Tannenberg, c'est l'adversaire passif, le général Rennenkampf qui tient la scène.

Ludendorff ne s'endort pas sur ses lauriers.

Sans perdre haleine, il se retourne contre l'armée du Niémen qu'il veut chasser de la Prusse Orientale (1).

Le 4 septembre, la VIII^e armée, reconstituée face au général Rennenkampf, s'ébranle en ligne de colonnes,

(1) Voir carte n° 9.

sauf le groupe von Muhlmann qui reste à Soldau, devant les rassemblements russes signalés vers Mlawa. Au nord, la défense mobile de Kœnigsberg continue à tenir la ligne de la Deime, l'avancée de la place.

C'est ainsi, faiblement encadrée en arrière à droite et en avant à gauche, que la ligne de colonnes s'avance.

Quatre corps d'armée, XX^e, XI^e, I^{er} de réserve, réserve de la Garde, sont destinés au combat de front, de Welhau à Angerbourg.

Deux corps d'armée, I^{er} et XVII^e, la 3^e division de réserve, la division de landwehr von der Goltz, précédés par deux divisions de cavalerie, 1^{re} et 8^e, ont pour mission de déborder l'aile gauche à l'est de Lotzen.

A partir du 7 septembre, l'alignement se déforme.

Les quatre corps de gauche s'établissent devant le front ennemi et attaquent.

Les unités de droite s'échelonnent en amorçant leur manœuvre.

Dès le 9 au soir, le XVII^e corps perce l'aile gauche russe à Kruglanken. Le I^{er} corps, après ses combats de Nicolaïken et de Johannisbourg, est venu aider au débouché de Lotzen. Quant aux deux divisions d'extrême droite, elles accélèrent leur débordement. Mais elles ont une résistance sérieuse à briser à Biälla et Lyck.

C'est à l'extrémité opposée que se produit l'événement sous le poids de la percée de Kruglanken.

Dans la nuit du 9 au 10, l'aile droite lâche à Gerdauen.

Le centre suit le mouvement.

Du 10 au 13, l'armée russe est talonnée, menacée d'enveloppement.

Elle repasse le Niémen en désordre.

Butin : 45.000 prisonniers.

Cent kilomètres de terrain ont été gagnés.

Victoire facile devant un adversaire aussi inerte.

Déjà pendant la bataille de Tannenberg, le général Rennenkampf, à deux ou trois étapes des arrières de l'armée allemande, avec un simple rideau en face de lui, était resté complètement inactif. Il avait froidement laissé écraser l'armée de la Narew.

L'ennemi venant à lui pour cette bataille des lacs de Masurie, il ne fait rien pour utiliser sa supériorité numérique. Pas la moindre tentative contre l'aile de débordement allemande qui s'avance à découvert. Au bout de deux jours de résistance heureuse, mais purement passive, il abandonne ses positions intactes à l'aile droite, et à grands pas désordonnés il bat en retraite vers le Niémen.

La VIII^e armée allemande, déployée tout entière, a pu marcher impunément à la bataille sans couverture sur ses flancs, sans réserve.

Succès vraiment trop aisé pour la ligne de colonnes : personne n'est venu la tâter au défaut de sa cuirasse.

e) *Contre-manceuvre : Varsovie.*

Mais Ludendorff devait se mesurer avec un adversaire d'une autre trempe.

Il allait se heurter à un homme à la volonté forte, à un chef dont le talent se nourrissait aux sources vives du fanatisme guerrier et de la haine pour l'Allemagne.

J'ai nommé le grand-duc Nicolas.

Les Russes, après avoir battu les Austro-Hongrois aux abords de Lemberg, ont pris l'offensive.

Ils débouchent de Galicie, menacent la Hongrie, bientôt peut-être la Silésie.

Il faut courir au secours de cette province.

Une IX^e armée, constituée avec des corps prélevés sur la VIII^e et quelques formations nouvelles, est confiée à Hindenburg — disons Ludendorff (1).

Le 27 septembre, elle est réunie à la frontière de Silésie, immédiatement à la gauche des forces austro-hongroises. Après avoir repassé le San et la Wisloka, ces forces sont venues s'entasser entre les Carpathes et la Vistule. Elles ont grand besoin d'un contact étroit avec des troupes fraîches, ou parées de l'auréole de la victoire.

Le 28 septembre, la IX^e armée s'ébranle en ligne de colonnes avec la I^{re} armée autrichienne à sa droite. Cette armée doit progresser au nord de la Vistule, vers le front Sandomir—Opatow.

Sont juxtaposés de la droite à la gauche :

Trois corps d'armée (landwehr, XI^e, réserve de la Garde) dont le premier objectif est le front Opatow—Ilsha ;

Deux corps d'armée (XX^e, XVII^e) et trois divisions (35^e de réserve, 8^e de cavalerie, landwehr von Bredow) dont le premier objectif est le front Ilsha—gare de Koljioucki.

Le 4 octobre, le dispositif s'aligne sensiblement sur les forces principales austro-hongroises, réunies derrière

(1) Voir carte n° 10.

la Wisloka. Ces forces, les II^e, III^e, IV^e armées, se mettent alors en mouvement marchant sur le San.

Quelle manœuvre doit donc exécuter cette immense ligne de colonnes austro-allemande qui s'avance sur un front de plus de 300 kilomètres?

Y a-t-il un chef? — Non.

Il n'a pas été constitué de commandement unique. Ludendorff a déclaré qu'il préférerait rester autonome avec sa IX^e armée. Satisfaction lui a été donnée.

Mais il s'est rendu au grand quartier général autrichien et un plan d'ensemble a été arrêté avec le général von Conrad.

Pour la IX^e armée allemande et sa voisine la I^{re} armée autrichienne, il s'agit de gagner et de tenir la ligne de la Vistule.

Pour les II^e, III^e, IV^e armées autrichiennes, il s'agit de chercher la décision au sud de la Vistule, de dégager Przemysl assiégée et de déboucher du San.

Plan de détail pour la IX^e armée :

Mission des trois corps de droite :

Border la Vistule d'Annopol à Ivangorod, la I^{re} armée autrichienne prolongeant le front d'Annopol à Sandomir;

Masquer, enlever si possible, la tête de pont d'Ivangorod sur la rive gauche.

Mission des deux corps de gauche et des trois divisions d'extrême gauche :

Surveiller la Vistule d'Ivangorod à Varsovie;

Battre les corps sibiériens en voie de réunion au sud de cette place;

Masquer la forteresse, la prendre si possible.

Tâche lourde et périlleuse.

Tâche lourde. Ludendorff s'en rend compte. Aussi, il s'empresse d'envoyer sur sa gauche les deux divisions de cavalerie que lui donne le général von Conrad : l'une, la 3^e, est mise sous les ordres du XX^e corps, l'autre, la 7^e, est affectée au groupe du général Frommel, formé avec les trois divisions d'extrême gauche.

Tâche périlleuse. Ludendorff en fait l'aveu :

« La IX^e armée, écrit-il, devait faire bien attention à son aile gauche découverte, à son flanc gauche ouvert. » Il prescrit la réunion, dans la Pologne du Nord-Ouest, des détachements de landwehr et de landsturm précédemment employés comme gardes-frontières. Palliatif insuffisant. Avec une protection aussi lointaine, aussi précaire, l'aile gauche resté découverte, le flanc gauche reste ouvert.

Et le grand-duc Nicolas en profite.

Jusqu'au 15 octobre, tout marche à souhait pour Ludendorff.

Un échec partiel est bien subi à Kosjenitze où une brigade du XX^e corps ne peut rejeter sur la rive droite de la Vistule des unités russes qui ont franchi le fleuve.

Mais cet insuccès mis à part, les Allemands mènent toute une série de combats heureux, aussi bien à l'aile droite, le 4 à Opatow, le 8 à Nowo-Alexandrija, qu'à l'aile gauche où, après avoir repoussé les corps sibériens, le général Mackensen arrive, le 12, aux portes de Varsovie, avec le XVII^e corps. Il appelle à lui le groupe de divisions Frommel.

A partir du 15 octobre, la situation change et devient vite grave.

Le grand-duc Nicolas, estimant son adversaire suffisamment enterré, passe à l'offensive.

Il a donné l'ordre d'envelopper la IX^e armée par le nord et de l'attaquer de front en même temps que les forces austro-hongroises.

Aussi, de puissantes colonnes russes débouchent-elles de Nowo-Georgiewsk, de Varsovie, de Kalwarija.

C'est l'orage qui éclate sur l'aile gauche découverte.

Que peut Ludendorff contre le péril?

Il ne peut rien, Messieurs.

Il ne peut rien parce qu'il n'a rien sous la main.

Tout son monde est déployé dans la ligne de colonnes.

Pas la moindre réserve pour parer à l'imprévu.

A défaut de réserve disponible, il se résout à quelques mouvements de tiroir.

La division de gauche du XX^e corps appuyée sur Kalwarija où elle est mise à la disposition du général Mackensen.

Le corps de réserve de la Garde glisse vers Kosjenitze, le corps de landsturm et la I^{re} armée autrichienne vers Ivangorod.

Vous savez, Messieurs, ce que vaut l'aune de pareils glissements exécutés par des unités déjà engagées ou sous le coup d'attaques imminentes.

Et puis, si ces mouvements de tiroir, ces évolutions de mauvaise fortune, peuvent conjurer le danger sur certains points du front particulièrement menacés, ils restent sans répercussion sur les événements qui se déroulent à l'aile gauche.

Or, c'est à l'aile gauche que le grand-duc Nicolas a trouvé le défaut de la cuirasse, et c'est là qu'il frappe à coups redoublés.

La menace d'enveloppement devient tellement pres-

sante que, dès le 17, Ludendorff fait décider la retraite par le feld-maréchal von Hindenburg.

Dans la nuit du 18 au 19, le général Mackensen abandonne toute la région de Varsovie.

L'aile gauche de la IX^e armée s'accroche à la position Lowitch—Rawa.

Ludendorff veut tenter une manœuvre pour briser la poursuite.

Dans le flanc gauche des Russes arrêtés devant cette position, il compte faire déboucher le reste de la IX^e armée aligné derrière la Pilitza, tandis que la I^{re} armée autrichienne tiendra la Vistule vers Kosjenitze—Ivangorod.

Mais les Autrichiens, impressionnés par la retraite de la gauche allemande, ont lâché la Vistule et se sont repliés sur Radom.

Dans ces conditions, il n'y a plus de contre-offensive à tenter.

Et le 27 octobre, l'ordre de retraite jusqu'à la frontière de Silésie est donné à la IX^e armée.

Ludendorff estime que la poursuite doit s'arrêter aux abords de cette frontière. En effet, les voies ferrées de Pologne ont été détruites et les Russes arriveront à 120 kilomètres des points terminus de leurs chemins de fer.

Or, c'est la distance que les nécessités du ravitaillement ne permettent pas aux armées modernes de dépasser.

La prévision de Ludendorff se réalise.

La poursuite se ralentit peu à peu et vient expirer aux portes du territoire allemand.

La IX^e armée n'en était pas moins ramenée après un mois d'évolutions à sa base de départ.

Soumise à l'épreuve de la contre-manceuvre, la formation en ligne de colonnes, sans couverture de flanc, sans réserve, a fait faillite.

IV — CONCENTRATION POUR LE COMBAT

a) *Sur une aile : Lodz.*

Messieurs, la menace de la poursuite russe était ajournée, mais non conjurée.

Les chemins de fer réparés, les opérations devaient reprendre leur cours.

Éventualité inquiétante car les affaires vont mal sur le front Est.

Au nord, la VIII^e armée allemande est attaquée.

Au sud, les Austro-Hongrois ont été ramenés jusqu'aux Carpathes.

Ludendorff juge et résout la situation en homme de guerre.

Un seul remède : la bataille.

Une seule solution : la concentration des forces sur un point sensible de l'adversaire.

Cette armée russe qu'il n'a pu maîtriser entre Varsovie et Ivangorod, alors qu'il voulait la saisir à bras le corps, il va l'attaquer en surprenant son aile droite mal couverte par la Vistule et il cherchera à la couper de Varsovie (1).

Nécessité donc de concentrer rapidement et dans le plus grand secret toutes les forces disponibles, en face de cette aile droite, entre Thorn et Wreschen.

(1) Voir carte n° 11.

Le 10 novembre, le groupe de choc est constitué avec cinq corps d'armée et demi, deux divisions de cavalerie. Il est confié au général Mackensen.

Le 11, il se porte à l'attaque vers le sud-est, en s'appuyant à la Vistule.

Les Russes, complètement surpris, sont culbutés partout.

Mais leur aile droite se pelotonne autour de Lodz où elle résiste.

Ludendorff a vaincu, mais faute de forces suffisantes il ne peut exploiter sa victoire.

Avec les quatre corps d'armée de renfort (qu'il avait instamment demandés et qui lui sont arrivés après la bataille), il reprend en décembre son plan offensif. Il obtient toute une série de succès frontaux : le 6 décembre, les Russes évacuent Lodz; le 15, Lowitch leur est enlevé.

En même temps, plus au sud, le général von Conrad arrive à progresser vers le Dunajec, avec les forces austro-hongroises.

Sous la pression de l'avance allemande en Pologne, de celle des Autrichiens en Galicie, le grand-duc replie son front fin décembre derrière la Bsoura, la Rawka, le Dunajec.

C'est l'abandon de son grand projet d'attaque.

Par la concentration de toutes ses forces disponibles sur l'aile droite russe dans les premiers jours de novembre 1914, Ludendorff a paralysé la poursuite qui menaçait la IX^e armée et les forces autrichiennes.

Il a sauvé de l'invasion la Silésie et le cœur de la Hongrie.

Je ne voudrais réellement pas, Messieurs, abuser de votre bienveillante attention en la retenant trop longtemps sur ces considérations inévitablement un peu arides, d'un intérêt moindre pour nous puisqu'elles se rapportent à un front qui ne fut pas le nôtre.

Il me faut cependant vous demander encore un effort : l'étude des deux dernières concentrations réalisées par Ludendorff contre les Russes : sur les deux ailes à Augustow, sur les arrières en direction de Vilna—Minsk.

Cette étude est nécessaire pour arriver à la notion complète de son concept.

Ensuite, nous pourrons faire un rapprochement avec l'école allemande et conclure en quelques mots.

Mon analyse des événements assez complexes de 1915 sera forcément un peu brève.

Vous pourrez vous reporter avec fruit à celle du général Buat dans son ouvrage sur Ludendorff.

Vous trouverez là, avec plus de détails, une maîtrise d'exposé et une autorité de déduction auxquelles je ne saurais prétendre.

b) *Sur les deux ailes : Augustow.*

Au début de l'hiver 1915 les forces russes qui font face à la Prusse Orientale sont faibles aux deux ailes.

Ludendorff attaque ces deux ailes (1).

Au nord il constitue un groupe d'enveloppement : trois corps d'armée (XXI^e, XXXVIII^e et XXXIX^e de réserve), une brigade (5^e de la Garde), une division de cavalerie (1^{re}).

(1) Voir carte n° 12.

Au sud il réunit un groupe de choc : deux corps d'armée (XX^e, XL^e de réserve), une division d'infanterie (2^e), une de cavalerie (4^e).

Entre les deux ailes le groupe d'usure : une division de réserve (3^e) et trois divisions de landwehr (1^{re}, 10^e, 11^e).

Missions des trois groupes :

L'usure attaquera de front;

L'enveloppement agira sur l'axe Tilsit—Kalwarija;

Le choc, sur l'axe Johannisbourg—Raigrad.

Ces deux derniers groupes mèneront leur action à vive allure. Il leur faut gagner du terrain avant que les forces principales ennemies aient pu se dégager du front attaqué. Puis ils saisiront le corps de bataille en retraite comme entre les deux branches d'une tenaille. La tenaille se refermera sur la forêt d'Augustow.

Le 6 février, la concentration est terminée.

A partir du 7, la manœuvre se déroule.

Le groupe de choc enlève Johannisbourg le 8, puis pousse sur Raigrad où il se heurte à une forte résistance.

Le groupe d'usure accroche le front et prend Lyck le 14 au matin.

C'est le moment précis où le groupe d'enveloppement, qui a exécuté son mouvement dans des conditions parfaites, dépassant dès le 11 vers Wirballen la route Interbourg—Kowno, atteint le front Suwalki—Seiny.

Le 15 et le 16, des pointes sont poussées dans la forêt sur la route Seiny—Augustow, tandis que l'aile gauche se glisse le long de la lisière nord. Elle atteint la région nord-ouest de Grodno, et fait audacieusement front à l'ouest, tournant le dos à la forteresse. La retraite est coupée à l'ennemi.

Le groupe de choc enlève Augustow le 17. Le 18, il est à Lipsk, où, donnant la main au groupe d'enveloppement, il ferme l'anneau.

Les 20 et 22, des essais de dégagement se produisent venant de l'ouest — c'est l'effort des Russes enfermés dans la forêt — et venant de l'est — c'est l'effort de la garnison de Grodno.

Ces tentatives sont repoussées et la bataille se termine le 23 par la reddition des masses russes encerclées.

Butin : 110.000 prisonniers et près d'un millier de canons.

Par la concentration de ses forces sur les deux ailes adverses Ludendorff a, en quinze jours, anéanti une armée russe.

c) *Sur les arrières : Vilna—Minsk.*

Messieurs, dans ma première conférence, j'ai esquissé l'Histoire des Variations de l'État-major général allemand, ballotté entre le front Ouest et le front Est, cherchant sa décision tantôt en France, tantôt en Russie.

Au mois d'avril 1915, nous sommes à un tournant de cette histoire.

La direction suprême vient de se résoudre à livrer la grande bataille sur le front oriental.

Les forces austro-hongroises sont vivifiées par le voisinage de deux armées allemandes : Mackensen

entre les IV^e et III^e armées, Linsingen entre la II^e armée et le détachement d'aile droite (1).

Une armée austro-allemande, von Woysch, relie le domaine du général Ludendorff, le théâtre d'opérations du Nord, à celui du Sud.

Jusqu'au 15 août la direction suprême mène un large combat de front.

C'est Mackensen qui dans les premiers jours de mai perce la ligne du Dunajec. Il fonce à toute allure vers le San, enlève Jaroslaw le 18.

C'est Linsingen qui attaque à droite et à gauche de la voie ferrée de Lemberg et atteint Stryj.

Entraînés par l'exemple, les Autrichiens suivent le mouvement.

Le groupe des III^e et II^e armées tendant la main gauche vers Mackensen, la main droite vers Linsingen, marche sur Przemysl qu'il réoccupe au début de juin.

Ce sont les armées Woysch, IX^e, XII^e, VIII^e qui, au mois de juillet, se jettent sur le vaste saillant de Varsovie. Le 17, elles atteignent la Narew et la Vistule, franchissent ces rivières à la fin du mois. Le 4 août Varsovie et Ivangorod tombent. Novo-Georgiewsk et Ossowietz sont investis.

Profitant de cette offensive, Mackensen, Linsingen, les Autrichiens font un nouveau bond jusqu'à l'est de Lemberg et à l'ouest de Brest-Litowsk.

(1) Voir carte n° 13.

Ludendorff a coopéré à ces attaques de juillet et août avec trois de ses armées. Mais c'est la grimace aux lèvres qu'il a exécuté les ordres reçus.

A quoi peut aboutir cette poussée en Pologne, poussée purement frontale?

A rien de décisif.

L'ennemi plié. Il ne rompt pas.

Pour le disloquer il faut réaliser une concentration de forces dans son dos. Alors tout craquera.

Un débouché par le goulot Grodno—Ossowitz a bien été envisagé. Mais le G. Q. G. a tardé à agréer l'idée. Il a laissé aux Russes le temps de fortifier le goulot. Il n'y a plus rien à tenter de ce côté.

Plus au nord une offensive poussée en direction de Vilna—Minsk, en plein sur les arrières ennemis, aboutirait au rendement stratégique maximum.

La X^e armée enlèverait Kowno. Ce serait la porte ouverte sur Vilna.

L'aile gauche renforcée déborderait Vilna par le nord et foncerait sur Minsk.

Ludendorff a tout mis en œuvre pour effectuer le renforcement de son aile gauche.

Dès le mois de mai, après les premiers progrès du groupe von Lauenstein arrivé sur le front de la Dubissa,

du Niémen à Libau, il a constitué une armée de manœuvre, l'armée du Niémen.

Il a voulu, en juillet, la doter d'éléments prélevés sur les IX^e, XII^e et VIII^e armées.

Le G. Q. G., tout à son projet d'offensive sur Varsovie, a opposé son veto.

Ludendorff ne s'est pas laissé décourager. Il a poursuivi son idée maîtresse avec une admirable ténacité.

Renonçant momentanément à l'attaque de Kowno par la X^e armée, il a lancé en avant son armée du Niémen. Le terrain gagné ne sera-t-il pas toujours acquis au bénéfice de la future manœuvre sur Vilna—Minsk?

Et le 15 août, cette armée du Niémen, dédaignée par le G. Q. G., livrée à ses seules ressources, a réalisé une avance considérable.

Son front s'étend du nord de Kowno à la tête de pont de Riga par Vilkomir et Friedrichstadt. C'est un saillant offensif précieux alors que partout ailleurs le front est purement linéaire.

Une telle avance dessille les yeux du G. Q. G.

L'attaque par l'aile gauche aurait été plus fructueuse que l'action de front en Pologne.

Le corps de siège d'Ossowitz qui vient de tomber, des divisions des IX^e, XII^e, VIII^e armées sont donnés à l'armée du Niémen.

Carte blanche est laissée à Ludendorff.

La manœuvre commence le 9 septembre aussitôt après la prise de Kowno par la X^e armée.

Cette armée se heurte à une forte résistance devant Vilna qu'elle dépasse difficilement.

Au nord, l'armée du Niémen enlève son premier objectif, Dunabourg, au prix de lourdes pertes.

Au centre, le corps de cavalerie perce et atteint le 14 la ligne Polotsk—Molodetschino.

C'est pour les Russes, d'une extrémité à l'autre du théâtre d'opérations, le signal d'un profond repli.

A l'entrée de l'hiver le front se stabilise sur la ligne Riga—Duna—Iac Narotsch—Pinsk—est de Czernowitz.

Aucune grande offensive allemande ne devait plus être entreprise de ce côté avant le départ de Ludendorff pour le G. Q. G. au mois d'août suivant.

Ainsi l'armée russe n'a pas été rompue au cours de l'été de 1915.

Mais il s'en est fallu de peu.

Si le plan de Ludendorff avait été agréé quelques semaines plus tôt, les Russes, accrochés vers Grodno—Brest-Litowsk, n'auraient pas pu arriver à temps au secours de leur aile droite débordée.

Par sa concentration de forces projetée sur les derrières du corps de bataille ennemi, Ludendorff pouvait disloquer tout le dispositif et en finir d'un seul coup avec la Russie.

d) *De Moltke.*

Quel est le trait essentiel à retenir, Messieurs, de ces concentrations de forces en vue du combat conçues par Ludendorff?

C'est la discrimination du point sensible : l'aile droite à Lodz, les deux ailes à Augustow, les arrières à Vilna.

En cela, sa manœuvre est plus souple, plus affinée que celle de de Moltke, le grand maître dont l'école allemande s'inspirait et dont l'attitude de la direction suprême, au cours de l'été 1915, reflète si bien les tendances.

La formule du chef d'État-major prussien était absolument simpliste :

« Rechercher la principale armée ennemie et la combattre là où on la rencontrera. »

Un corollaire ne vient-il pas tout naturellement à l'esprit ?

« La force brutale prime la manœuvre. »

En 1866 comme en 1870, dès que les forces adverses sont rencontrées, elles sont fixées par les corps d'armée les plus proches. Les autres sont appelés en toute hâte, directement sur le champ de bataille. La concentration se réalise ainsi en pleine crise : que d'aléas ! Et la mission de ces corps consiste à percer ou à déborder une aile ennemie, celle qui se trouve à leur portée, sans choix plus approfondi.

A Sadowa, le 3 juillet 1866, quand la II^e armée débouche dans le flanc droit autrichien, à 2 heures de l'après-midi, il est temps. La 7^e division prussienne qui a soutenu des combats acharnés dans les bois de Maslowed est à bout de souffle. Tout le reste de la I^{re} armée est immobilisé sur le front d'attaque, à la merci d'un retour offensif des forces adverses. Quelques heures, peut-être une heure, de retard dans l'arrivée du prince royal de Prusse avec les têtes de colonne de cette II^e armée, et la bataille de Sadowa était pour de Moltke une défaite sanglante.

A Saint-Privat, le 18 août 1870, l'armée française

est attaquée de front par les corps d'armée qui sont le plus près d'elle, les VII^e et VIII^e. Les autres, rappelés en toute hâte de leur poursuite dans le vide vers la Meuse, sont chargés de déborder l'aile qui est de leur côté, l'aile nord. On croit à tort que l'extrémité de cette aile est à Montigny-la-Grange : son point d'appui est à Roncourt, à 6 kilomètres plus au nord. Et le prince Frédéric-Charles est contraint à un grand détour gros de périls avec la Garde, avec le XII^e corps saxon. Il étire désespérément sur sa gauche la II^e armée qui glisse dans les mains de de Moltke. Ce n'est plus la concentration des forces pour le combat. C'est à vrai dire la déconcentration. Par miracle, la manœuvre réussit, grâce à la passivité d'un adversaire assez aveugle ou assez coupable pour ne pas tirer parti de la situation. Miracle tellement inespéré, Messieurs, que de Moltke, de Moltke lui-même, le 18 au soir, croyait à la défaite.

e) *Napoléon.*

Si à cette concentration réalisée directement sur le champ de bataille, ou au hasard des circonstances, Ludendorff substitue la manœuvre, s'il recherche avec un soin aussi minutieux le point sensible, c'est qu'il veut obtenir le maximum de rendement stratégique.

Messieurs, c'est une inspiration napoléonienne.

L'Empereur recherche toujours le maximum de rendement stratégique.

Mais combien son concept de manœuvre est encore plus affiné!

Il ne se contente pas de discriminer, comme le fait

Ludendorff, le point sensible du corps de bataille ennemi.

Il crée lui-même ce point sensible.

« Je désire beaucoup une bataille, écrit-il à Soult, en octobre 1806, deux jours après son entrée en Saxe. Après cette bataille, je serai avant l'ennemi à Dresde et à Berlin. »

Pourquoi Napoléon désire-t-il beaucoup une bataille?

C'est que par ses évolutions il a contraint les forces prussiennes à la situation voulue par lui.

Si l'armée adverse se pelotonne vers Weimar ou si elle s'engage sur la route d'Iéna, il l'enveloppe.

Si elle se replie vers Magdebourg, il l'accroche dans sa retraite en la coupant de Dresde et de Berlin.

Nous sommes loin, Messieurs, de la formule simpliste de de Moltke :

« Rechercher l'armée principale ennemie et la combattre là où on la rencontrera. »

« La combattre, corrigerait Napoléon, après l'avoir amenée là où on veut la combattre. »

Ne voyons-nous pas Bonaparte, dès 1800, le 27 mai, dédaigner l'occasion d'écraser le corps de bataille autrichien, qu'il rencontre sur sa route, l'armée réunie par le général Melas à Turin?

Melas pourrait se retirer sur Alexandrie. Alors, chaque armée se trouverait dans une position naturelle, l'armée française appuyée au Mont Blanc et au Dauphiné, l'armée autrichienne ayant sa gauche à Gênes et derrière elle les places de Mantoue, Plaisance et Milan.

« Dans ces conditions, a écrit Napoléon à Sainte-Hélène, la campagne était manquée. »

Ce qu'il veut, c'est une bataille à fronts renversés avec le maximum de rendement stratégique.

Alors, laissant Lannes à Chivasso pour masquer l'armée de Melas, il court avec son gros à Milan et à la Stradella, sur les derrières de l'ennemi.

Et, le 14 juin, les Autrichiens sont bien obligés d'accepter cette bataille à fronts renversés qui termine d'un coup la campagne.

En 1809, le 19 avril, obéissant encore à son besoin de créer le point sensible pour le maximum de rendement stratégique, l'Empereur lance Masséna sur Landshut, dans le dos de l'archiduc Charles. Et cependant l'armée autrichienne venait s'offrir à ses coups avec une infériorité numérique flagrante : c'était la victoire assurée.

Mais Napoléon veut davantage.

Il entend contraindre l'archiduc à revenir en toute hâte sur Landshut pour se donner l'occasion, a-t-il écrit, « d'attaquer par derrière l'armée ennemie en désordre et non réunie ».

V — CONCLUSION

J'ai tenu à vous remettre en mémoire ces quelques souvenirs historiques.

N'apportent-ils pas une consécration éclatante à la suprématie du génie français ?

Ah ! Messieurs, vous avez pu, au cours de ces deux premières conférences, admirer le caractère viril du général Ludendorff, son esprit lucide, aux décisions promptes et énergiques dans les circonstances les plus critiques.

Vous avez pu apprécier la finesse, l'audace de ses conceptions, sa foi d'apôtre dans l'exécution de ses manœuvres.

Mais cet hommage rendu, ne reconnaitrez-vous pas — telle sera ma conclusion — que la pensée stratégique de « Napoléon chef d'armée » plane bien haut encore au-dessus de la pensée stratégique de « Ludendorff chef d'armée »?

TROISIÈME CONFÉRENCE

LUDENDORFF CHEF D'ARMÉE

CONDUITE DE LA BATAILLE

I — PRÉAMBULE

Le 28 août 1916, Ludendorff reçoit à son quartier général de Brest-Litowsk l'ordre de se rendre au grand quartier impérial, à Pleiss.

La situation est grave.

Les armées allemandes s'épuisent dans une vaine attaque qui se prolonge encore sur Verdun et dans une défensive meurtrière sur le champ de bataille de la Somme.

Les Autrichiens, battus à Czernowitz, battus sur l'Isonzo, ont cédé du terrain.

La Roumanie vient de déclarer la guerre.

Guillaume II fait appel à Ludendorff pour conduire la bataille.

C'est cette conduite de la bataille que je vais avoir l'honneur d'étudier aujourd'hui devant vous.

Messieurs, pour que la bataille soit conduite, il faut un chef.

C'est la condition primordiale.

A ce chef il faut :

Des renseignements pour échafauder sa Décision ;

Des liaisons pour notifier sa Volonté ;

Des réserves pour créer l'Événement.

Commandement, information, liaisons, réserves, telles sont les conditions vitales de la conduite de la bataille.

Telles sont les quatre parties de cette troisième et dernière conférence sur « Ludendorff chef d'armée ».

II — COMMANDEMENT

Créer la direction unique de la guerre, telle est la préoccupation de Ludendorff dès son arrivée à Pleiss.

Il atteint son but.

L'empereur Guillaume II est investi du droit de décision suprême sur tout le théâtre de guerre.

Le feld-maréchal von Hindenburg, nommé chef d'état-major général des armées en campagne, peut décider par ordre.

Quant à Ludendorff, chargé des fonctions nouvelles de *premier* quartier-maître général, il participe entièrement à la responsabilité.

En fait, c'est à lui qu'est confié le grand échiquier stratégique.

Il le sait et nous donne dans ses *Souvenirs de Guerre* son impression du moment.

« J'assumai ma tâche avec l'ambition sainte de ne rien faire et de ne penser à rien d'autre que ce qui pourrait conduire la guerre à une issue victorieuse.

« Cette tâche était gigantesque.

« Un fardeau si lourd n'avait jamais été placé si vite par le destin sur les épaules d'un homme.

« La tête inclinée, je demandai à Dieu qui détient toute science de me donner la force nécessaire. »

Langage d'ennemi, Messieurs, mais noble langage dont il serait injuste de méconnaître l'élévation.

La direction unique était donc créée.

En pratique, elle se trouva limitée :

« Nous ne connaissions pas très bien, explique Ludendorff, la valeur intime des armées de nos alliés, et nous ne pouvions pas, à cause de cela, décider, par exemple, qu'il ne resterait sur la frontière italienne de l'Autriche que tel ou tel nombre de divisions. En fait, il fallait des ententes réciproques.

« Toutefois, les arrangements qu'on venait de prendre donnèrent au G. Q. G. allemand une certaine autorité qui porta ses fruits...

« L'institution d'une direction unique de la guerre fit aussi que les grands quartiers généraux alliés se tournèrent vers nous quand ils eurent entre eux des contestations. Le grand quartier général bulgare ne s'entendait pas volontiers avec les grands quartiers généraux turc et austro-hongrois dans les questions balkaniques. Et ceux-ci, de leur côté, traitaient plus volontiers avec nous qu'avec le grand quartier général bulgare. »

Le grand quartier général allemand était donc institué arbitre entre les grands quartiers généraux alliés.

Mais, à côté des opérations militaires, la conduite de la bataille implique l'étude de multiples questions connexes.

De la solution de ces questions, le commandement suprême ne saurait se désintéresser, et Ludendorff y participe activement.

C'est sur mer — ou sous mer — l'action de la marine de guerre.

C'est, pour l'armée allemande, l'avancement, les décorations, la levée et l'utilisation des effectifs fournis par les quatre grands États confédérés, Prusse, Bavière, Saxe, Wurtemberg.

C'est dans les pays occupés, notamment en Belgique, en Pologne, l'organisation des ressources locales.

C'est à l'intérieur de l'Empire le maintien du moral, l'exploitation des forces économiques et industrielles.

C'est dans les pays alliés l'unité de front diplomatique à sauvegarder, la répartition des ressources de guerre acquises en commun, le prêt de matériel, l'envoi de contingents de secours à assurer.

C'est enfin chez les neutres la propagande germanique à développer.

Toutes ces questions, Ludendorff les traite avec un certain nombre de hauts personnages.

Hauts personnages qui sont placés au même rang que lui, et — suivant sa propre expression — sous une même tête, l'Empereur.

C'est le chef d'État-major général de la marine.

C'est le chef du Cabinet de Sa Majesté.

Ce sont les ministres de la Guerre prussien, bavarois, saxon, wurtembergeois, les gouverneurs généraux de

Bruxelles et de Varsovie ou leurs représentants au G. Q. G.

C'est le chancelier de l'Empire ou son agent de liaison.

Ce sont enfin — mais ces derniers personnages se trouvent sous les ordres directs de Ludendorff — les plénipotentiaires militaires des nations alliées et les attachés militaires allemands dans les pays neutres.

Telles sont les bases sur lesquelles le commandement est organisé.

Tel est, esquissé en quelques traits, le clavier complexe sur lequel Ludendorff, du 29 août 1916 au 26 octobre 1918, joue la conduite de la bataille.

III — INFORMATION

A cette conduite de la bataille, le renseignement est indispensable.

Naturellement, sur le front, les moyens militaires sont employés : observation terrestre, avion, coup de main, interrogatoire des prisonniers et déserteurs.

Mais il faut percer le secret des projets de l'adversaire, connaître le moral et les ressources des alliés, l'opinion des neutres.

Ludendorff n'a pas oublié le propos de Frédéric II sur son unique cuisinier et ses cent espions.

Il dispose d'un service secret de renseignements, de ses attachés militaires qui correspondent directement avec lui et dirigent la propagande à l'étranger.

Il attache une importance capitale à la propagande.

Sous le prétexte de plaider la bonne cause germanique par l'image, le film, le tract, se dissimule un excellent outil d'information.

A son arrivée au G. Q. G., Ludendorff ne trouve que l'embryon d'un service qui, dit-il, ne méritait pas le nom d'organisation de propagande.

Sous son impulsion, le colonel von Haeften crée une vaste entreprise. A la section militaire, largement développée, s'ajoutent les sections politique et économique.

« On sait, écrit le général Buat dans son ouvrage sur Ludendorff, tout ce que ce mot de propagande cache de tentatives d'intimidation, de faits d'espionnage, de renseignements envoyés aux sous-marins sur le trajet des bateaux alliés, de machines infernales dissimulées dans les cales de ces navires, de distribution de fonds aux fauteurs de trouble, d'achats de journaux, d'organisation de dépôts de pétrole, de contrebande d'armes et de bien d'autres occupations incompatibles avec la neutralité des pays qui donnent asile à ces singuliers représentants de l'Allemagne. »

Chaque fois que Ludendorff le juge utile, service de renseignements et service de propagande marchent la main dans la main.

Quand, au début de 1917, est organisé le repli dans l'Oise, ils donnent tous deux à plein collier.

Ils font parvenir de faux renseignements à l'adversaire pour le tromper sur la manœuvre. Ils agissent sur la presse allemande et sur la presse neutre pour éviter de laisser percer les intentions du commandement. Et, le fait accompli, c'est à travers le monde une ingénieuse interprétation.

« Pendant le repli, constate Ludendorff, les troupes de l'Entente suivaient de très près. Pour elles, ce mouvement représentait un gros succès. *Mais nous avions travaillé la presse avec tant d'adresse* que cette opinion ne put pas se répandre. En réalité, il n'y avait là pour l'Entente aucun succès d'ordre militaire. *Nos informations judicieusement semées* avaient empêché les armées ennemies de gêner nos travaux d'évacuation et de destruction. »

Ludendorff fut toujours parfaitement renseigné.

Vous vous le rappelez, Messieurs, en Prusse Orientale et en Pologne donnant ses ordres d'attaque, les plans russes en main.

En 1917, il connaît les projets d'offensive de l'Entente, aussi bien la grande attaque sur l'Aisne en avril que l'invasion de la Galicie en juillet et la pointe sur La Malmaison en octobre.

En 1918, dans la dernière partie de la guerre — le bruit en a couru en Allemagne — il aurait été mal documenté. Son état-major l'aurait conduit à un optimisme fatal.

Ludendorff a protesté vigoureusement. Il ne faut voir dans cette accusation, proclame-t-il, qu'une campagne destinée à discréditer l'État-major à qui l'armée doit tant.

La sincérité de Ludendorff ne saurait être mise en doute.

Si, au déclin de sa gloire, il s'est entêté dans des conceptions mal fondées, ce fut par orgueil, par fierté nationale, non par ignorance.

IV — LIAISONS

Le renseignement obtenu, c'est par les liaisons qu'il peut être exploité.

Liaisons qui permettent de notifier les ordres en pleine connaissance des ressources et des besoins.

Ludendorff organise ces liaisons et les développe avec un soin passionné.

Il peut se trouver à son poste de commandement, en inspection, en permission.

Toujours il est relié par télégraphe et téléphone avec les grands commandements du front.

Les armées lui transmettent régulièrement leur rapport matin et soir.

Elles le tiennent constamment au courant des événements particuliers.

Chaque matin d'ailleurs, il a une conversation au téléphone avec les chefs d'état-major d'armée. C'est l'exposé des préoccupations éprouvées, des satisfactions obtenues.

Il attache un prix tout particulier aux propos échangés de vive voix, aux impressions immédiates.

Aussi se rend-il fréquemment sur le front.

Quand il ne peut aller voir lui-même, c'est un de ses collaborateurs de confiance qu'il envoie sur place se faire une idée exacte de la situation.

Des officiers de passage arrivent au G. Q. G. de toutes les divisions du front. La règle est de les accueillir avec empressement, de les questionner soigneusement. On

apprend ainsi ce qui se passe « beaucoup mieux que par de grands rapports officiels ».

C'est un large réseau aux mailles serrées qui se trouve tissé à l'intérieur de l'armée.

Il ne suffit pas.

Pour la conduite de la bataille, ce réseau doit s'étendre jusqu'aux armées alliées, jusqu'au gouvernement d'Empire, enfin jusqu'aux autres gouvernements de la Quadruplice.

Les armées alliées ont au G. Q. G. allemand chacune un représentant, le plénipotentiaire militaire accompagné d'une mission.

Pour assurer des liaisons plus étroites, Ludendorff n'hésite pas, dans les circonstances graves, à se rendre lui-même au G. Q. G. intéressé. Dès qu'il s'agit d'une question importante ou urgente, il délègue un de ses collaborateurs immédiats.

Avec le gouvernement d'Empire les relations sont délicates. Elles s'établissent rarement sans friction.

La confiance ne règne pas entre Ludendorff et les chanceliers qui se succèdent au pouvoir.

On constate avec amertume au G. Q. G. que Berlin « suit toujours les ornières du temps de paix ». Les réponses aux questions même essentielles mettent des semaines à parvenir.

« L'appareil gouvernemental, expose Ludendorff, produisait une impression d'extrême lourdeur.

« Les ressorts travaillaient sans prise de contact réciproque, trop en dehors les uns des autres : la main gauche ignorait souvent ce que faisait la droite.

« Un Bismarck pouvait amener les ressorts à travailler ensemble. Mais ce don fut refusé aux chanceliers impériaux que nous eûmes pendant la guerre. »

A partir de février 1917, une amélioration se produit.

Ludendorff a obtenu l'envoi de représentants personnels du chancelier. C'est d'abord le secrétaire d'État von Stein, puis le comte Limbourg-Stirung.

Échange de bons procédés : le G. Q. G. détache également un délégué auprès du chancelier. C'est le colonel puis général von Winterfeldt, l'ancien attaché militaire à Paris. Il remplit sa lourde tâche, déclare Ludendorff, avec tact et... abnégation. Le mot est topique!

Avec les gouvernements alliés, les liaisons sont naturellement moins étroites, moins fréquentes.

Ludendorff n'a pas manqué cependant de se créer des intelligences à Vienne, Sofia, Constantinople.

Les affaires extérieures, objecterez-vous, ne sont pas de ses attributions. Peu importe. Il estime ne pouvoir s'en désintéresser.

Quelque haut personnage de la Quadruplice se rend-il en Allemagne? Il fait visite au premier quartier-maître général. Sinon, le premier quartier-maître général va retrouver ce haut personnage à quelque conférence soit avec l'Empereur, soit avec le chancelier.

Ludendorff, Messieurs, a eu le culte de la liaison dans tous les domaines sur lesquels il étendit son action : stratégie, politique, diplomatie.

Et dans sa tâche militaire, l'essence même de son œuvre, la liaison fut un intangible credo.

A un moment décisif, à la veille de la grande offensive, en mars 1918, nous le voyons s'installer, non pas à Spa avec le G. Q. G., mais avec la Section d'opérations, à Avesnes.

« De là, écrit-il, on pouvait atteindre facilement en automobile tous les points du front.

« J'avais l'intention de voir beaucoup par moi-même et d'envoyer aux nouvelles les officiers de mon état-major pour recevoir aussi par leur entremise des impressions immédiates. »

V — RÉSERVES

Ainsi renseigné, ainsi relié, que faut-il à Ludendorff pour créer l'événement? Il lui faut des réserves.

a) *Disponibilités.*

Messieurs, savoir se ménager des disponibilités au point et au moment voulus est un art difficile.

Les besoins des différents théâtres d'opérations sont complexes, parfois pressants.

Ludendorff s'est appliqué à cet art, dès son arrivée au G. Q. G.

Campagne de Roumanie.

Au mois d'août 1916, pas de troupes allemandes disponibles.

Tout est absorbé par les grandes batailles de l'Ouest : Verdun et la Somme.

Et cependant il faut porter la guerre à Bucarest.

Il le faut, parce qu'une menace stratégique se dessine sur le flanc droit du corps de bataille opposé aux Russes.

La Roumanie étant entrée en lice, les Carpathes prennent une nouvelle importance.

Il n'est plus nécessaire pour envelopper l'aile sud austro-allemande de se frayer un chemin entre le Dniester et la Moldau.

La Roumanie offre une large base de départ à tel mouvement débordant dont les conséquences seraient infiniment graves.

Nécessité de tuer le danger dans l'œuf.

Il faut porter la guerre à Bucarest, parce que le ravitaillement crie famine.

L'Allemagne ne contiendra à vivre qu'avec le blé de la Roumanie, l'huile de la Roumanie.

L'Autriche-Hongrie et la Turquie se trouvent, elles aussi, dans la plus grande détresse.

Nécessité de mettre la main sur les richesses roumaines.

Mais où trouver les divisions nécessaires au renforcement du groupe austro-hongrois dans les Carpathes ?

Où trouver les divisions nécessaires à l'expédition de Roumanie ?

Sur le front Ouest, malgré la tension extrême dont souffre ce front.

Aussi Ludendorff fait-il donner l'ordre par l'Empereur de suspendre l'attaque qui se prolongeait encore épu-

sante contre Verdun, « cet ulcère toujours ouvert qui dévorait les effectifs ».

Et, ainsi, il se crée les disponibilités indispensables à la campagne projetée.

Leur concentration est terminée fin septembre. Le 6 décembre, le drapeau allemand flotte sur Bucarest.

La Roumanie presque entière conquise, il faut laisser dans la Dobroudja et la Valachie des forces jadis employées sur le front Est, sur le front Ouest, ou en Macédoine.

Et le problème des disponibilités se pose à nouveau impérieux.

Repli dans l'Oise.

Aux premiers jours de 1917, cent cinquante-quatre divisions allemandes seulement sont opposées, en Belgique et en France, aux cent quatre-vingt-dix divisions de l'Entente.

Et sur ce front retentissent les préparatifs belliqueux de l'adversaire.

Il faut à tout prix créer des réserves.

Où les trouver ?

Encore sur le front Ouest.

Au prix d'un large et profond repli.

Le procédé n'est pas fier.

Nécessité fait loi.

Le repli s'effectuera sur la position Siegfried, jalonnée par Arras, Cambrai, Saint-Quentin, La Fère, Vailly, vallée de l'Aisne.

Les travaux commencés à l'automne doivent être achevés au début de mars 1917.

Ainsi, entre Arras et Soissons, le front se resserrera d'une quarantaine de kilomètres.

La nouvelle position est solidement organisée et armée, dotée d'abris bétonnés. Il sera donc possible de l'occuper avec peu de monde.

D'ailleurs, pour écarter le danger d'une telle réduction de densité, on fera le désert en avant de la ligne Siegfried sur tout le terrain abandonné.

Conception sauvage.

En homme de guerre réaliste, Ludendorff l'applique froidement.

N'importe-t-il pas de contrarier les projets de l'ennemi?

Les directions d'attaque choisies par lui ne vont plus convenir. La zone évacuée n'offrant plus la moindre ressource, impossibilité d'y effectuer des mouvements de troupes importants. Pour utiliser cette région, la remettre en état d'offensive, des mois seront nécessaires.

Conception contraire au droit des gens? Bagatelle!

Ludendorff ne se laisse pas embarrasser pour si peu. Nous l'avons vu à propos de la neutralité belge.

Et le 4 février il donne l'ordre d'exécuter le plan de destruction baptisé sous le nom conventionnel d'Alberich.

Le 15 mars, l'œuvre impie est consommée.

Le 16, le repli sur la position Siegfried commence et s'effectue d'un seul mouvement par bonds successifs.

C'est l'économie d'une vingtaine de divisions. C'est un état-major d'armée récupéré.

Révolution russe.

Messieurs, ce mois de mars 1917 marque aux éphémérides de la grande guerre un événement grave.

Événement grave qui va singulièrement faciliter le problème des disponibilités allemandes.

C'est la révolution russe.

Les puissances occidentales, si profondément éprises de libéralisme, assistent, impassibles, à la chute de leur allié, le Tsar.

Le régime issu de la révolution est même accueilli avec un certain sentiment de confiance.

N'est-ce pas l'aurore de nouveaux espoirs pour une continuation plus énergique de la guerre?

Vous savez de quelles sanglantes désillusions cette confiance devait être payée.

Ludendorff ne s'est pas trompé sur la portée de l'événement.

C'est en traits saillants qu'il en fait l'analyse :

« J'avais bien souvent rêvé la réalisation de cette révolution militaire qui devait alléger nos charges militaires : continuelle chimère ! Aujourd'hui, elle se produisait à l'improviste. Je me sentais soulagé d'un poids très lourd.

« Il n'était pas possible de définir jusqu'à quel point une détente allait se produire dans l'Est. Il fallait encore compter sur des attaques. Néanmoins la révolution entraînait fatalement une diminution de la valeur russe, affaiblissait l'Entente et soulageait consira-

blement notre lourde tâche. Le G. Q. G. put réaliser, sans délai, une économie importante de troupes et de munitions; il put aussi entreprendre sur une plus grande échelle l'échange des divisions.

« La révolution russe avait été un de ces événements qu'un chef d'armée ne peut faire entrer sûrement en ligne de compte. Mais aujourd'hui, c'était une réalité dont je devais faire état dans mes calculs.....

« Je pouvais maintenant regarder avec confiance du côté de l'Ouest. »

Oui, Messieurs, Ludendorff peut regarder, dès le printemps de 1917, avec plus de confiance du côté de l'Ouest.

Mais il n'agira sur ce front — qui va redevenir son théâtre principal du plan de réunion — qu'au moment où il aura sous la main des disponibilités suffisantes pour passer à la guerre de mouvement.

Il faut pour cela que le colosse russe, devenu aux pieds d'argile, soit définitivement abattu.

Plusieurs mois sont encore nécessaires. Et cette période sera employée à forger à blanc l'outil qui doit frapper à mort la France et l'Angleterre.

Mais, en attendant le moment décisif, Ludendorff se trouve sensiblement plus à l'aise pour alimenter les différents théâtres d'opérations.

Offensive d'Italie.

A la fin du mois d'août 1917, un événement sérieux se produit dans les Alpes.

Il est à même d'y faire face sans difficulté.

Une nouvelle bataille — la onzième — s'est déclenchée dans la vallée de l'Isonzo sur un front de 70 kilomètres.

Après une résistance assez vigoureuse des Autrichiens dans les premiers jours de septembre, le succès italien s'est affirmé.

Les pertes subies sur le Carso ont été extrêmement élevées. Les forces austro-hongroises, à bout de souffle, ne sont plus en état de supporter de nouvelles attaques.

A Vienne, c'est la consternation.

Si les légions allemandes ne volent pas au secours de ces malheureuses troupes décimées, ce sera, à brève échéance, l'effondrement austro-hongrois.

Quel lendemain à la révolution russe !

Cette fois, l'Entente pourrait, à coup sûr, marquer l'événement d'une pierre blanche.

Il faut éviter la catastrophe.

Ludendorff trouve aisément sept divisions disponibles, dont deux prises à l'ouest, malgré les combats acharnés livrés par l'Entente dans les Flandres, sur l'Aisne, à Verdun.

Ces divisions sont lancées au secours des Autrichiens.

Peut-être pour tenir passivement quelques secteurs à leurs côtés ?

Non, Messieurs, et la combativité de Ludendorff est, là encore, bien mise en vedette.

Ces divisions a taqueront.

Elles passeront, sans coup férir, à la guerre de mouvement.

Parties à l'assaut le 24 octobre, elles s'arrêtent sur la Piave après avoir enfoncé le front italien d'une profondeur de 150 kilomètres et ramassé 60.000 prisonniers.

Afflux vers l'Ouest.

C'est le moment où la Russie conclut un armistice.

Alors le grand mouvement des transports de Galicie et de Bukowine vers la France et vers la Belgique commence.

Plus de quarante divisions sont ainsi ramenées de l'Est.

Avant leur départ, elles échangent les plus vieilles classes contre de plus jeunes.

Dans les divisions — le minimum indispensable — qui restent encore sur le front oriental, des réductions d'effectifs sont préparées : les hommes des contingents les meilleurs sont réunis en détachements spéciaux, particulièrement entraînés, tout prêts à être enlevés en renforts.

C'est vers l'Ouest l'afflux de toutes les disponibilités.

La menace américaine.

Ludendorff déclenchera son offensive au mois de mars 1918.

Date calculée, Messieurs, en fonction des effectifs.

Dès la fin de 1917, la mise hors de cause de la Russie assure aux Allemands la supériorité numérique, une trentaine de divisions.

Pendant deux ou trois mois encore l'avantage s'accroîtra.

La courbe atteindra alors son maximum.

Elle sera ensuite condamnée à décroître.

Condamnée à décroître parce que la guerre sous-marine n'ayant pas tenu ses promesses, l'afflux des forces américaines se produira.

La guerre sous-marine à outrance a été décrétée le 1^{er} février 1917.

Ludendorff a dès lors considéré l'intervention armée des États-Unis comme certaine.

Et il a calculé l'appoint d'effectifs qui en résultera pour l'Entente.

Cinq à six divisions seulement au cours de la première année.

Au delà, l'avalanche.

Il fallait donc que la guerre sous-marine aboutit à un résultat décisif en un an.

Le chef d'État-major général de la marine estimait un délai de six mois suffisant.

Ludendorff, sceptique, avait doublé la dose et admis le terme d'un an qui s'harmonisait avec son calcul de l'appoint des forces.

Dans ces conditions, il croyait ne pas pécher par optimisme en approuvant la guerre sous-marine sans limitation.

Mais, fin 1917, il est revenu de son illusion.

Le résultat décisif n'a pas été obtenu.

Il ne peut l'être dans les quelques semaines qui restent à courir avant l'expiration du délai.

L'avalanche américaine est inévitable.

Ludendorff se voit ainsi obligé de faire intervenir dans ses calculs l'entrée en ligne des nouvelles formations d'outre-Atlantique.

Et il conclut :

« Au printemps de 1918, le rapport des forces devait être plus favorable pour nous qu'il ne le serait dans la suite, au cours de l'été et de l'automne, à moins que nous n'eussions d'ici là remporté une grande victoire. »

Nécessité donc de livrer la bataille au printemps de 1918, à l'apogée des effectifs.

La Quadruplice.

D'ailleurs, pour d'autres motifs impérieux, cette bataille s'impose sans tarder davantage.

L'unité de front diplomatique est en jeu.

La Quadruplice ne tient plus que par l'espérance d'une victoire allemande dans l'Ouest.

Chez le « brillant second » de jadis, l'armée austro-hongroise seule peut donner quelque consistance à la double Monarchie.

Or cette armée est fatiguée. Elle compte 1.800.000 hommes en captivité. Plus la moindre réserve.

On peut s'attendre à ce qu'en 1918 — comme en 1917 lors de la onzième bataille de l'Isonzo — le Gouvernement de Vienne déclare que les combattants, au delà d'une certaine période, ne pourront plus combattre.

L'armée bulgare, elle, possède bien quelques réserves.

Mais elle réclame constamment du matériel allemand, des renforts allemands.

Son représentant au G. Q. G., le général Guntshew, laisse, dans toutes ses paroles, percer l'espoir d'une victoire en France.

Le peuple et l'armée sont las de la guerre, qui depuis longtemps déjà a atteint les buts nationaux.

Certes, la Bulgarie garde sa foi à l'Allemagne... à condition que tout aille bien.

Quant à la Turquie, elle demeure fidèle.

Mais elle est à bout de forces.

Ses effectifs baissent.

L'armée a sur les bras un lourd fardeau en Palestine, au Caucase.

Et les réserves n'existent plus que sur le papier.

En Allemagne même, le moral — meilleur en apparence que chez ses alliés — a visiblement baissé. Il faut le remonter.

Sans doute l'armée a victorieusement surmonté l'année 1917.

Mais les troupes ont supporté, au prix des plus grandes souffrances, une défensive prolongée devant les attaques franco-anglaises.

Elles souhaitent l'offensive.

Depuis la chute de la Russie, c'est avec un sentiment de profond soulagement que, dans les tranchées, on attend le signal de l'assaut.

Ludendorff peut donner ce signal.

Il a deux cents divisions sous la main.

L'ordre d'attaque.

Il temporise encore quelques semaines pour parfaire

l'entraînement de ses grandes unités d'attaque suivant ses directives.

Puis la paix définitive avec la Russie signée le 3 mars, les préliminaires de paix avec la Roumanie signés le 5, il déclenche le 21 la grande bataille de France.

C'est la ruée pour l'exploitation des réserves patiemment amassées.

b) *Exploitation.*

Idée maîtresse.

Messieurs, quand Ludendorff a utilisé ses divisions disponibles, à l'automne 1916 en Roumanie, à l'automne 1917 en Italie, il s'est nettement assigné des buts stratégiques.

En Roumanie, il s'agit de réaliser une concentration de forces dans le dos du dispositif ennemi (1).

Au mois d'octobre, la 1^{re} armée autrichienne et la IX^e armée allemande réunies sur le Maros attaquent de front l'armée du Nord, les 1^{re} et II armées, tandis que Mackensen avec l'armée du Danube envahit la Dobroudja. Après avoir enlevé Tutrakan et Silistrie en septembre, il conquiert du 19 au 23 octobre la position Rasova—Tuzla et atteint la ligne Tchernadova—Constanza. La manœuvre est trop large et n'agit pas suffisamment sur les œuvres vives du corps de bataille roumain.

Ludendorff en monte une autre pour le mois de novembre.

(1) Voir carte n.º 14.

La 1^{re} armée autrichienne et l'aile gauche de la IX^e armée allemande attaquant les forces roumaines en montagne, l'aile droite de la IX^e armée débordera la gauche ennemie et marchera sur Bucarest. Mackensen, ne laissant que de faibles détachements sur le bas Danube, ira, avec son gros, passer le fleuve au sud-ouest de Bucarest et marchera sur la capitale en liaison avec la IX^e armée.

Le programme se réalise en tous points.

L'aile droite de la IX^e armée atteint Crajova le 21, Caracal le 23.

C'est le jour où Mackensen franchit le Danube à Zimnica. Il met la main sur les ponts de la rivière Nejlov le 1^{er} décembre. Après avoir repoussé une contre-attaque roumaine sur son flanc gauche encore isolé, il fait sa jonction avec la IX^e armée un peu en retard au rendez-vous.

Bucarest est pris le 6.

Continuant leur avance, les Allemands s'emparent de Braïla le 4 janvier et bordent le Sereth, la Putna, le Trotus.

Maîtrisée par l'audacieuse manœuvre stratégique de Ludendorff, l'armée roumaine s'est réfugiée en Moldavie où des instructeurs français vont s'efforcer de la reformer et de l'instruire.

En Italie, il s'agit de réaliser une profonde percée entre les fronts de l'Isonzo et de Carniole, de les couper l'un de l'autre et ainsi de les faire vaciller tous les deux (1).

Puis ce sera la guerre de mouvement.

A la mi-octobre 1917, sept divisions allemandes, sous les ordres du général von Below, sont réunies dans le

(1) Voir carte n° 15.

plus grand secret entre les groupes austro-hongrois von Conrad et Boroëvic.

Leur front d'attaque s'étend de Flitsch à Canale.

Le terrain est particulièrement difficile, mais là, les Italiens, dans une douce quiétude, ne s'attendent à aucun événement.

Le 24 octobre, l'offensive commence à Tolmino.

C'est pour toutes les divisions allemandes l'escalade de la montagne, sauf une, la 12^e. Par Kurfait, cette division tourne le massif culminant du Matazur, progresse vers Cividale.

Le 27, Cividale est occupé.

Le général von Below laissant alors son aile droite dans la montagne pousse ferme avec son aile gauche par Udine sur Cadroipo. Il veut atteindre l'ennemi d'une façon décisive sur le Tagliamento.

Comme prévu, le front de l'Isonzo et le front du Nord, à la frontière de Carniole, vacillent.

Le 30, l'armée von Below fait 30.000 prisonniers.

Le 6 novembre, elle franchit le Tagliamento.

Le 21, elle atteint la Piave après avoir ramassé 60.000 prisonniers.

C'est le point mort de l'offensive.

Il faut maintenant songer au ravitaillement et à la réparation des voies ferrées.

Mais les sept divisions allemandes ont rempli leur tâche. Elles sont renvoyées sur le front Ouest.

Battue par l'ingénieuse manœuvre stratégique de Ludendorff, l'armée italienne a été contrainte à faire appel à ses alliés. L'Autriche-Hongrie et son armée ont repris un nouvel élan.

Ainsi, Messieurs, en Roumanie, puis en Italie, Ludendorff a appliqué sa méthode toujours suivie en Prusse

Orientale, en Pologne, en Russie; la recherche du point sensible pour le maximum de rendement stratégique.

Au printemps 1918, il dispose, pour la grande bataille de France, de moyens d'action énormes, tels qu'il n'en a jamais eu de semblables sous la main.

Sûrement, il va encore faire appel à la stratégie.

Et poursuivant son procédé sur une échelle plus vaste, il va l'exploiter en toute intensité.

Sans doute, il ne peut agir sur les ailes comme à Lodz ou Augustow. Les flancs du corps de bataille anglo-franco-belge sont couverts au nord par la mer, au sud par la Suisse.

Mais s'inspirant de sa manœuvre Vilna—Minsk, il peut, après une victoire tactique — telle la prise de Kowno par la X^e armée — réaliser une concentration de forces sur un point particulièrement sensible des arrières ennemis et aboutir à la pleine exploitation stratégique.

Ce point particulièrement sensible, Messieurs, le général Buat nous le désigne : l'embouchure de la Somme (1).

Si les forces allemandes atteignent les abords de la Manche entre Saint-Pol et la côte, Anglais et Français sont séparés.

La branche nord du corps de bataille adverse, de Nieuport à Laon, est coupée en deux.

Ce peut être le commencement de la fin.

Alors, allons-nous voir Ludendorff faire déboucher ses masses d'attaque de la région de Lens en direction de Saint-Pol, au plus court vers la mer?

(1) Voir carte n° 16.

Non, Messieurs.
Il n'en fait rien.

Une véritable révolution s'est produite dans son esprit.

En face des Russes, des Roumains, des Italiens, il s'est montré le courtisan passionné de la stratégie.

En face des Français et des Anglais, il abandonne la stratégie. Il devient l'esclave de la tactique.

Ludendorff ne recherche plus le point sensible de l'adversaire pour le maximum de rendement stratégique.

Il recherche le point faible pour le minimum de résistance tactique.

Écoutez, Messieurs, son plaidoyer sur le choix d'une base de départ pour la grande attaque du 21 mars.

Il est catégorique.

« Trois secteurs convenaient pour l'offensive : dans les Flandres, d'Ypres à Lens; entre Arras et Saint-Quentin ou La Fère, et de part et d'autre de Verdun en laissant de côté la forteresse.

« Autour d'Ypres ou d'Arras se trouvaient des forces ennemies en très grand nombre; de même devant la ligne de l'Ailette et vers l'est jusque dans la région de Verdun. C'est de part et d'autre de Saint-Quentin que le front était le moins solidement tenu... »

Et quelques lignes plus loin :

« L'attaque au centre, au point de vue *tactique*, était la plus favorable. Elle portait *sur la position la plus faible* de l'ennemi et le terrain n'offrait pas de difficultés. »

Enfin :

« Je me résolus à attaquer au centre. Des questions de temps et des raisons tactiques dictèrent sans doute ma décision, qui d'ailleurs considéra avant tout la faiblesse de l'ennemi.

« La pure stratégie devait céder le pas à la tactique. »

L'aveu est net.

Oh! sans doute, un lointain objectif stratégique lointain est bien envisagé : Amiens, le nœud de la jonction entre Anglais et Français.

Messieurs, de Saint-Quentin, point de départ de l'attaque centrale, à Amiens, il y a près de 100 kilomètres.

Vous vous rappelez qu'en octobre 1914, Ludendorff reculant en Pologne Méridionale devant le grand-duc Nicolas, calcule que l'offensive russe, arrivée à 120 kilomètres du point terminus de ses voies ferrées, doit mourir sur la frontière de Silésie.

Et il ne dispose alors d'aucune réserve pour disputer le terrain.

Dans la Somme, en 1918, de nombreuses divisions françaises vont courir vaillamment à la rescousse. Ludendorff le sait.

Alors, fatalement, l'offensive allemande est condamnée à venir expirer aux portes d'Amiens, à une centaine de kilomètres de sa base de départ, à plus de 100 kilomètres de ses chemins de fer.

Amiens, objectif stratégique, est une conception purement factice.

Conception discrètement esquissée dans les *Souvenirs de guerre*

Simple voile de deuil jeté sur la défaite finale.

La grande bataille tactique déclenchée par Ludendorff n'aboutit qu'à des résultats tactiques.

Attzque de la Somme.

Le 21 mars, d'Arras à La Fère, quatre armées, appuyées par une cinquième en échelon à gauche, se lancent à l'attaque.

Le 25, elles dépassent Péronne, Nesle, Chauny.

Le 27, elles atteignent Albert, Montdidier, Noyon.

Puis la puissance de l'attaque s'émousse.

Le 30, un effort entre Montdidier et Noyon ne donne qu'un faible résultat.

Le 4 avril, une tentative pour déborder Amiens par le nord en débouchant d'Albert demeure stérile.

C'est la fin de la bataille.

Gain : 90.000 prisonniers et un matériel considérable.

Tout le terrain abandonné en 1917 ou perdu en 1916 est largement récupéré.

Résultat stratégique : néant.

Attaque des Flandres.

A l'offensive de la Somme succède l'attaque dans les Flandres.

C'est encore la conception du rendement tactique à

obtenir par le moindre effort qui préside au plan d'opérations.

Ludendorff décide de porter le coup entre Armentières et La Bassée.

Ses raisons : d'abord les Anglais se sont extraordinairement affaiblis dans la plaine de la Lys comme devant Ypres; ensuite les Portugais occupent le secteur central, et on espère contre eux un coup de surprise.

Le 9 avril, deux armées débouchent de Poelcapelle à La Bassée.

Le 10, Messine est enlevé, Armentières le 11, Merville le 12.

Puis la force du choc s'amointrit.

Le Kemmel pris, les Anglais évacuent le saillant d'Ypres et Bailleul tombe.

Devant la vigoureuse résistance des divisions françaises, rapidement jetées dans la bataille, l'attaque agonise.

Le commandement suprême l'arrête le 27.

Gain : la conquête d'une partie des hauteurs qui bordent le versant nord de la Lys et dominant à l'ouest l'Yser.

Résultat stratégique : néant.

Attaque du Chemin des Dames.

Dès qu'il a sous la main suffisamment d'unités d'attaque reconstituées, fin mai, Ludendorff déclenche une nouvelle offensive.

Il l'aiguille sur le Chemin des Dames.

Pourquoi?

Les *Souvenirs de Guerre* nous l'expliquent en quelques mots :

« L'ennemi était faible devant la VII^e et la I^{re} armée. Il avait retiré des forces de ce front pour les envoyer à Ypres et y avait aussi mis en ligne des divisions anglaises fatiguées. »

Toujours donc, Messieurs, le principe de la moindre résistance.

De visée stratégique précise, point.

Et la bataille tactique de l'Aisne, comme ses aînées de la Somme et des Flandres, se déroule sans issue décisive.

Le 27 mai, deux armées, de Pinon à Reims, montent à l'assaut du Chemin des Dames.

En quelques jours, les objectifs, Soissons et Fismes, sont dépassés.

La Vesle est franchie en aval de Soissons.

La lisière est de la forêt de Villers-Cotterets est atteinte et, plus au sud, la Marne, de Château-Thierry à Dormans.

Le gain de terrain est considérable.

Résultat stratégique : néant.

Attaqué de Champagne.

Je ne voudrais pas, Messieurs, abuser des citations.

Mais la défaillance stratégique est tellement surpre-

nante chez Ludendorff, que j'ai à cœur de vous rappeler les termes mêmes dans lesquels il exprime sa pensée.

Vous me permettrez donc de vous lire encore son exposé des motifs pour le choix du terrain de sa quatrième — et dernière — attaque dans la grande bataille de France : attaque dirigée en juillet sur Reims et ses abords.

« Toujours se représentait l'idée d'une offensive en Flandre. Même en ne tenant plus compte des divisions françaises retirées sous la pression des combats livrés dans l'Aisne, il y avait toujours de fortes réserves anglaises. L'attaque à cet endroit était encore trop dure. Il fallut donc l'ajourner.

« La plus grande partie des réserves ennemies se trouvait dans l'arc décrit par la XVIII^e et la VII^e armée dans la direction de Paris.

« Par contre, de Château-Thierry à Verdun, le front était faiblement garni.

« Le haut commandement se décida, encore une fois, à attaquer *au point où l'ennemi était faible.* »

Langage, je crois, suffisamment expressif.

Et le 15 juillet, trois armées, de la Marne à l'Argonne, se jettent :

Au centre, sur le saillant de Reims;

A gauche, sur les hauteurs de Moronvillers et positions environnantes;

A droite, sur les vallées de la Marne et de l'Ardre.

Reims n'est pas enlevé.

Entre Reims et l'Argonne, échec complet devant la

deuxième position. La première a été évacuée systématiquement.

La Marne est franchie; mais à 5 kilomètres plus au sud, l'attaque est paralysée. Dans la vallée de l'Ardre, légère avance. Légère avance également sur les pentes de la montagne de Reims à l'ouest de la ville.

Gain tactique insignifiant.

Il faut repasser la Marne dans la nuit du 20 au 21 sous le canon français.

L'encerclement de Reims est légèrement resserré. C'est tout.

Résultat stratégique nul.

Bilan.

Messieurs, dans ses quatre grandes offensives de 1918, Ludendorff a utilisé tactiquement ses réserves.

Il n'a pas visé à leur exploitation stratégique.

A l'issue de chacune de ces attaques, le front allemand a simplement dessiné un saillant nouveau.

C'est successivement à Moreuil au sud-est d'Amiens, à Merville au sud-est d'Hazebrouck, vers La Ferté-Milon au sud-est de Villers-Cotterets, enfin vers Igny-le-Jard au sud-est de Château-Thierry.

Poches propices à de fructueuses contre-attaques pour un adversaire disposant encore de réserves.

c) *Usure.*

L'usure des forces ennemies ne pouvait-elle, Messieurs, être réalisée par les grandes batailles tactiques de Ludendorff ?

Le résultat eût été décisif.

Après les offensives de mars et avril sur 59 divisions anglaises, 53 ont été engagées dont 25 à plusieurs reprises.

Les Français ont dû jeter dans la bataille la moitié de leurs divisions.

Sans doute, par un nouvel effort *immédiat*, Ludendorff va immobiliser les dernières réserves de l'adversaire.

Ensuite ce sera la percée définitive.

Non, Messieurs, Ludendorff ne peut songer à cette immobilisation.

Il ne le peut pas, parce qu'il n'a plus rien *immédiatement* sous la main.

Il n'a pas su rester parcimonieux dans le jeu de ses réserves pour la grande bataille de France.

En fils prodigue favorisé de la Fortune et qui compte bien gagner en un coup, il a tout lancé du premier coup dans le plateau de la balance.

Il a tout engagé dans sa formidable attaque montée sur plus de 100 kilomètres de front.

Déjà pour son offensive du 9 avril dans les Flandres,

il lui a fallu employer des divisions qui n'étaient pas de véritables unités d'attaque comme celles mises en ligne le 21 mars.

Et après cette offensive des Flandres, il ne lui reste plus de disponibilités prêtes à l'assaut.

Il lui faut donc attendre que des divisions se soient reposées et refaites, que des renforts lui arrivent de l'intérieur.

Il lui faut attendre fin mai.

C'est un délai d'un mois pendant lequel l'adversaire ne va pas manquer, lui aussi, de se renforcer.

L'appoint américain, notamment, devient sensible.

La courbe des effectifs ne tardera pas à baisser au désavantage des Allemands.

d) *But politique.*

Ludendorff ne l'ignore pas.

Il n'en attaque pas moins, le 27 mai, sur l'Aisne.
Pourquoi?

Il escompte une grande victoire.

Une grande victoire est le seul moyen d'ébranler la situation de M. Lloyd George et de M. Clemenceau.

En France surtout, un gros succès militaire allemand au Chemin des Dames — le Chemin des Dames a déjà fait tant de bruit — aura une répercussion profonde.

Peut-être sera-ce l'acheminement vers une paix qui sauverait tout?

Ludendorff avoue qu'il attendait avec une curiosité impatiente la séance du Palais-Bourbon au début de juin.

Quelle désillusion!

« Cette séance, écrit-il, ne fut l'occasion d'aucune manifestation de découragement. Clemenceau prononça de fières paroles, d'une énergie exemplaire : « *Nous reculons maintenant, mais nous ne nous rendrons jamais* » et : « *Nous aurons la victoire si les Pouvoirs publics sont à la hauteur de la tâche.* » « *Je me battrai devant Paris, je me battrai à Paris, je me battrai derrière Paris.* » « *Pensons à ce que fut la destinée de Thiers et de Gambetta. Je ne souhaite pas avoir à remplir le rôle lourd et ingrat de Thiers.* »

L'Allemagne, Messieurs, avait trouvé son Maître.

e) *Psychologie.*

Malgré la déception des premiers jours de juin, Ludendorff attaque encore à la mi-juillet sur Reims.

Il sait que les réserves franco-anglaises ne sont pas épuisées.

Il sait que vingt divisions américaines sont à pied d'œuvre.

Il attaque néanmoins.

Pourquoi?

Son motif dérive de sa psychologie militaire et nationale.

En trois lignes, il nous donne la raison maîtresse de sa décision :

« L'offensive assure une supériorité énorme au point de vue moral.

« Les Allemands ne doivent pas renoncer volontairement à l'offensive. »

Quelle orgueilleuse obstination, Messieurs !

Mais, cette fois, Ludendorff pousse la fatuité si loin qu'elle lui devient fatale.

Sur l'aile droite de son corps d'attaque est suspendue une lourde épée de Damoclès : la masse des réserves françaises réunie vers la forêt de Villers-Cotterets.

Ludendorff ne l'ignore pas. Il n'en maintient pas moins le front de Villers-Cotterets à peu près dégarni.

Au sud du fossé de la Marne, face à la menace allemande, des réserves françaises forment bastion.

Et son armée de droite tournant le dos au danger de Villers-Cotterets, Ludendorff lui fait franchir la Marne. Il la jette délibérément tête baissée vers l'autre danger, vers le bastion.

C'est au général Buat, Messieurs, que je céderai la parole pour la critique :

« En laissant son flanc droit sans protection sérieuse, alors qu'il se lançait dans une attaque face au sud-est, aggravée par une autre face au sud par-dessus le fossé de la Marne, Ludendorff fut certainement moins bien inspiré que de Moltke laissant défiler von Kluck, sans précautions suffisantes, devant l'immense écran de Paris.

Encore Moltke, mal renseigné, pouvait-il croire Paris dépourvu de troupes, tandis que Ludendorff connaissait approximativement l'importance des réserves françaises réunies sous le couvert des grandes forêts de Compiègne et de Villers-Cotterets. »

La leçon ne se fait pas attendre.

Elle est infligée dès le 18 juillet.

La contre-attaque française, déclenchée entre la Marne et Soissons, crève la ligne allemande et menace ses arrières.

Et, comme le 6 septembre 1914, le corps de bataille ébranlé est contraint à la retraite.

Dès lors Ludendorff n'a plus de réserves.

Il ne commande plus les événements. Il les subit.

Ce n'est plus lui qui manœuvre. Il est manœuvré.

VI — CONCLUSION

Messieurs, je n'étudierai pas la retraite des armées allemandes.

Dans une conférence toute récente, le chef d'escadron de B.... vous a exposé de façon saisissante les différentes phases de notre poursuite victorieuse.

Je me contenterai donc — simplement pour arriver

à ma conclusion — de vous rappeler les faits en quelques mots.

Au cours de la première quinzaine d'août, les Allemands, attaqués de l'Ancre à Montdidier, puis de Montdidier à l'Oise, reculent jusqu'aux premières lignes de 1916 avant la Somme.

A la fin du mois, ils sont rejetés sur les retranchements Hindenburg.

En septembre, ils sont chassés de ces fameuses positions et bientôt acculés à la ligne Hermann—Hunding—Brunhild.

C'est le moment où les Bulgares, après l'attaque des alliés entre Vardar et Cerna, sous le poids de la percée stratégique, capitulent.

A partir de la mi-octobre, le corps de bataille allemand, vivement mené sur son front, se voit débordé sur sa droite, menacé d'une attaque enveloppante aux deux ailes.

Pour éviter la capitulation, il demande grâce et obtient un armistice le 11 novembre.

Ludendorff n'est plus à sa tête.

Dès le 26 octobre, l'empereur Guillaume II a relevé son homme de confiance des fonctions de premier quartier-maître général.

« Ludendorff chef d'armée » a vécu.

Messieurs, la bataille générale n'est que la résultante des batailles partielles.

En mécanique, pour obtenir une résultante de forces, il faut composer ces forces.

En stratégie, pour conduire la bataille générale, il faut coordonner les batailles partielles.

Ludendorff ne l'a peut-être pas suffisamment compris.

Du 21 mars au 15 juillet 1918, il a lancé quatre grandes attaques qu'il n'a liées ni dans le temps ni dans l'espace.

Efforts successifs, indépendants les uns des autres. Efforts s'inspirant d'une même idée préconçue, idée dédaigneuse, sinon de la force matérielle de l'adversaire, du moins de sa capacité de manœuvre.

Et malgré les moyens formidables dépensés contre elle à profusion, l'École française de la Volonté combinée avec l'Événement a triomphé de l'École allemande : Obstination et Orgueil.



Q 332/24

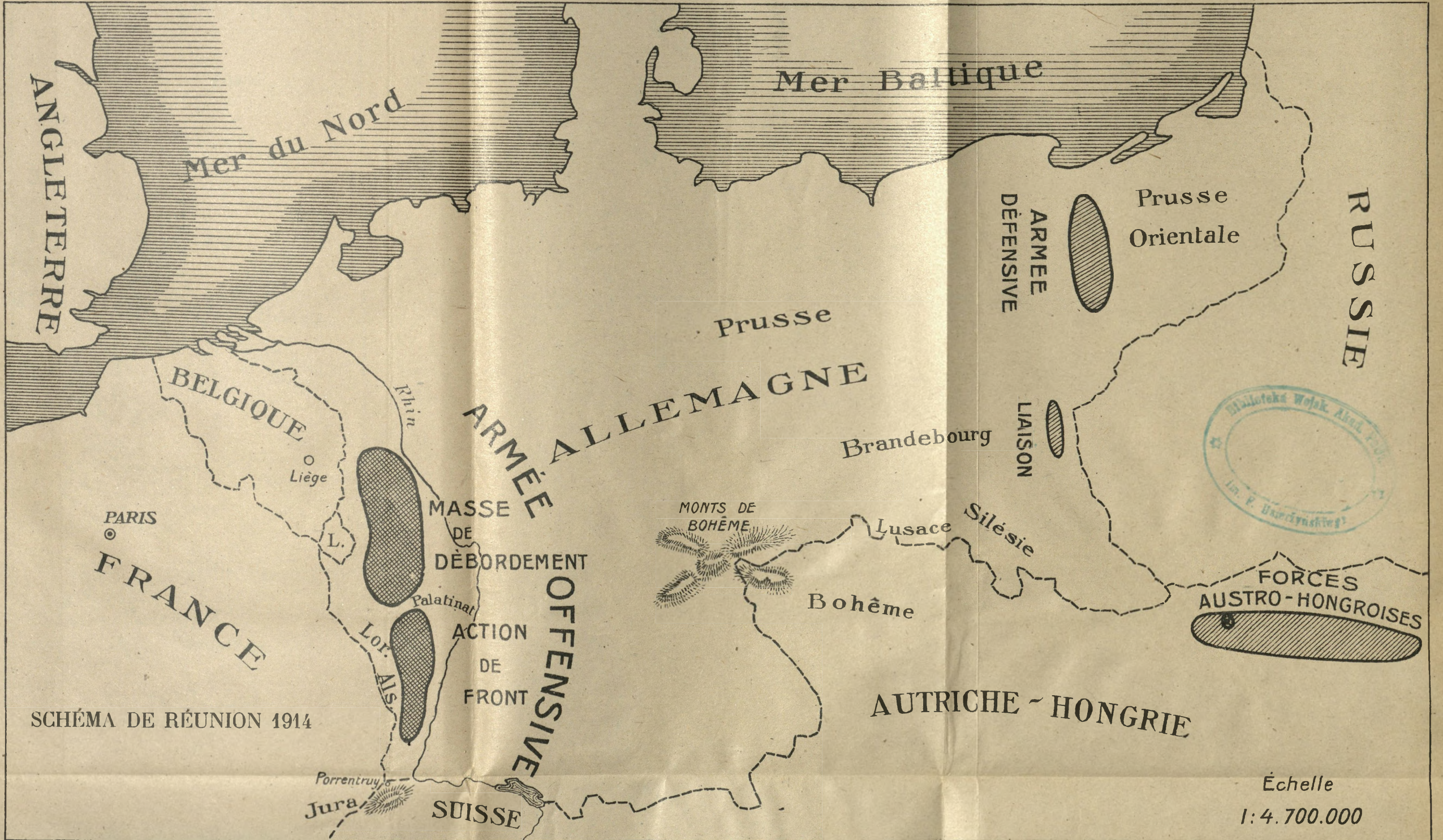
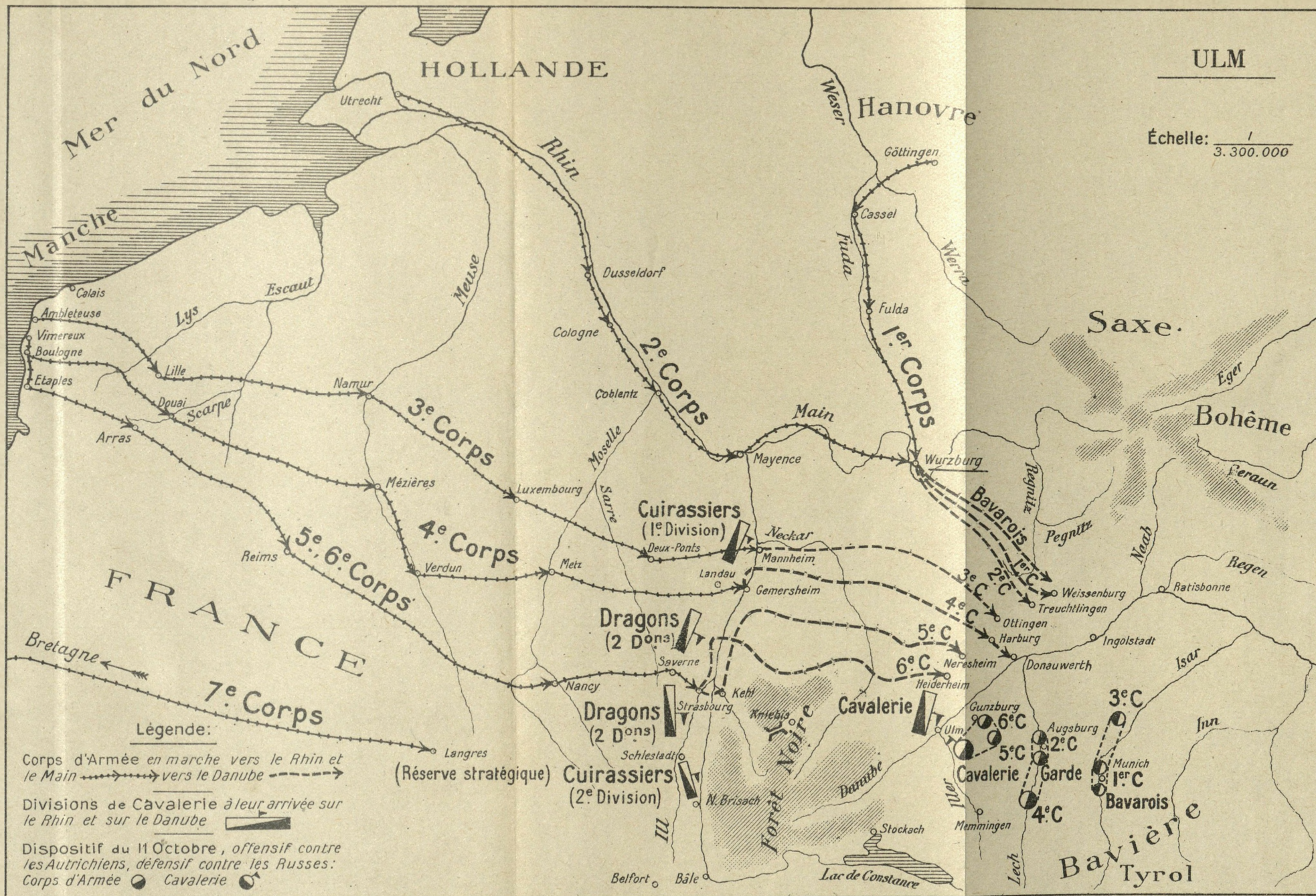
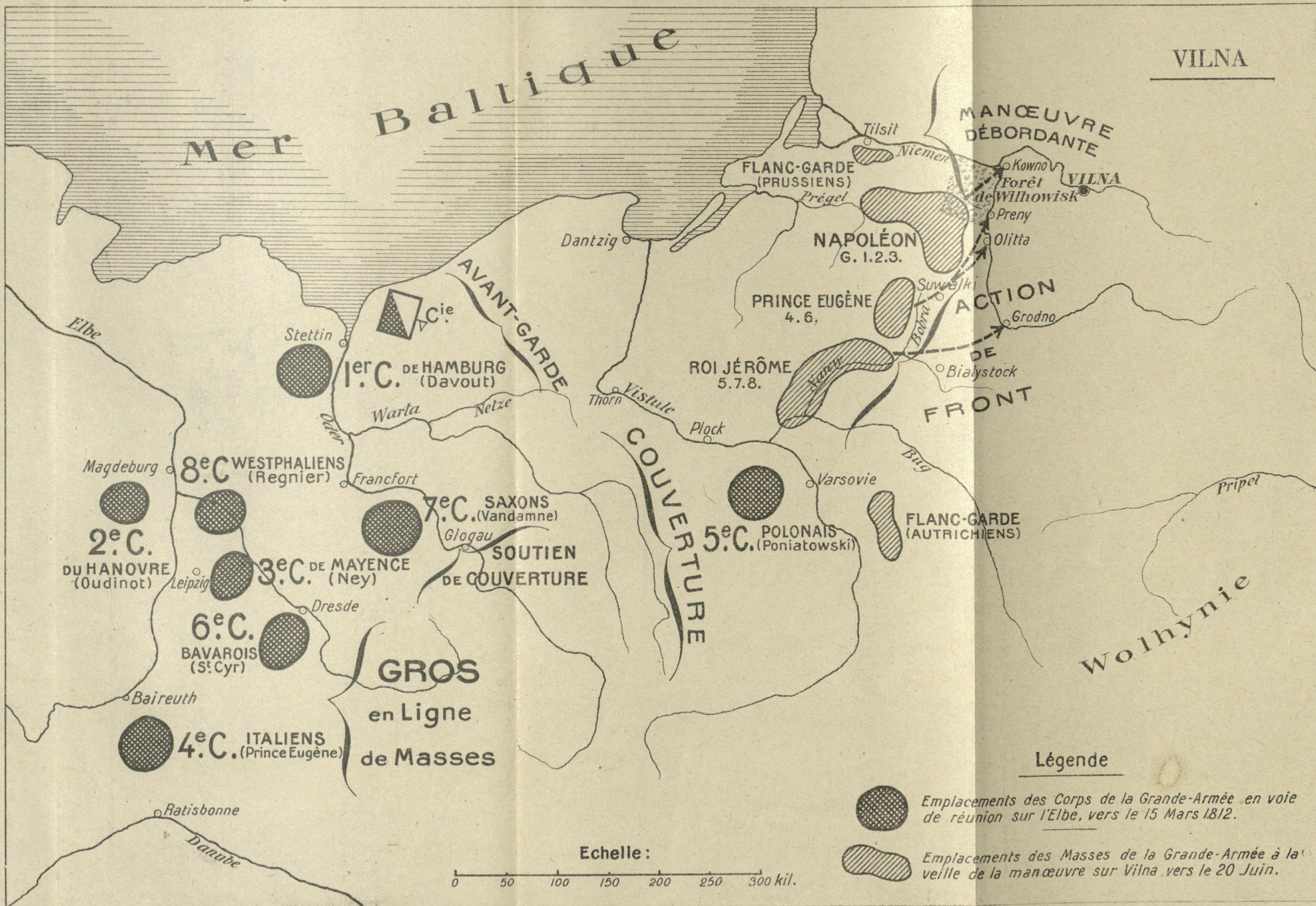


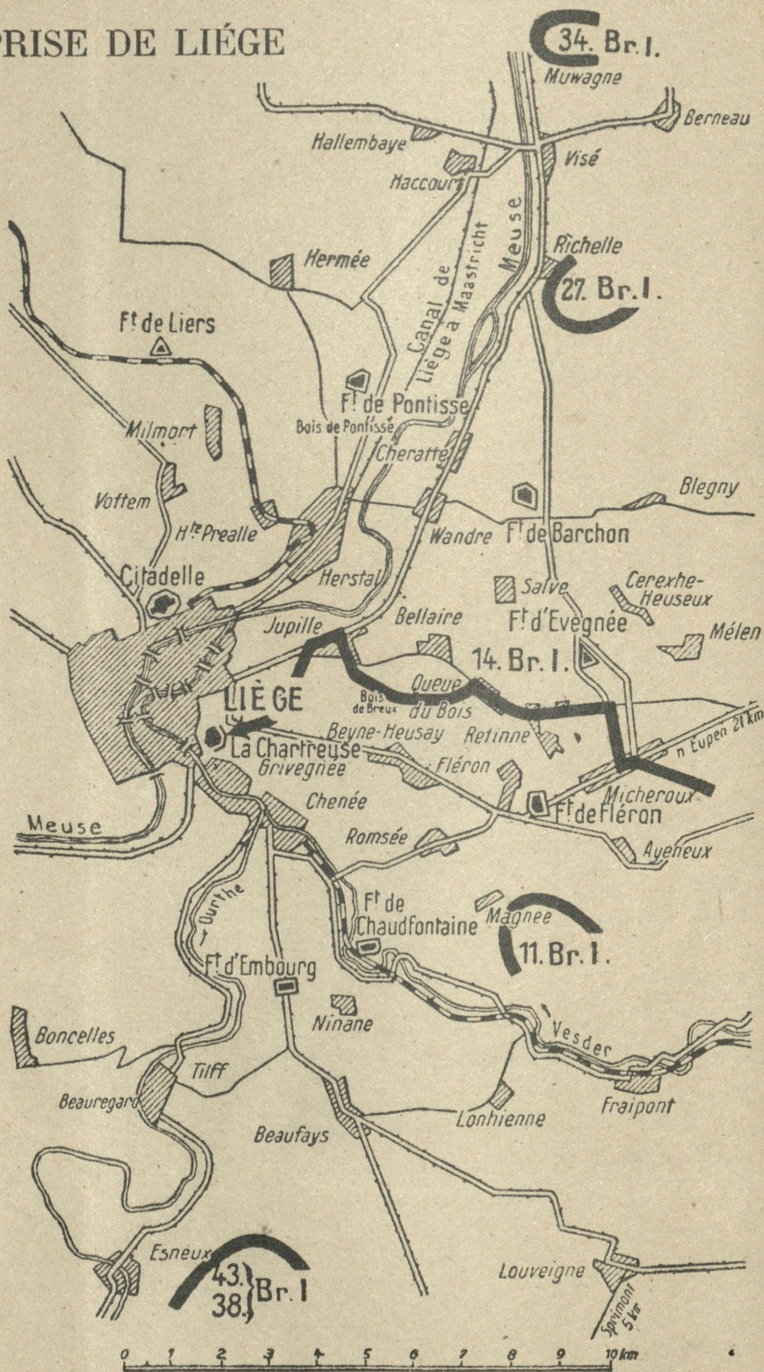
SCHÉMA DE RÉUNION 1914

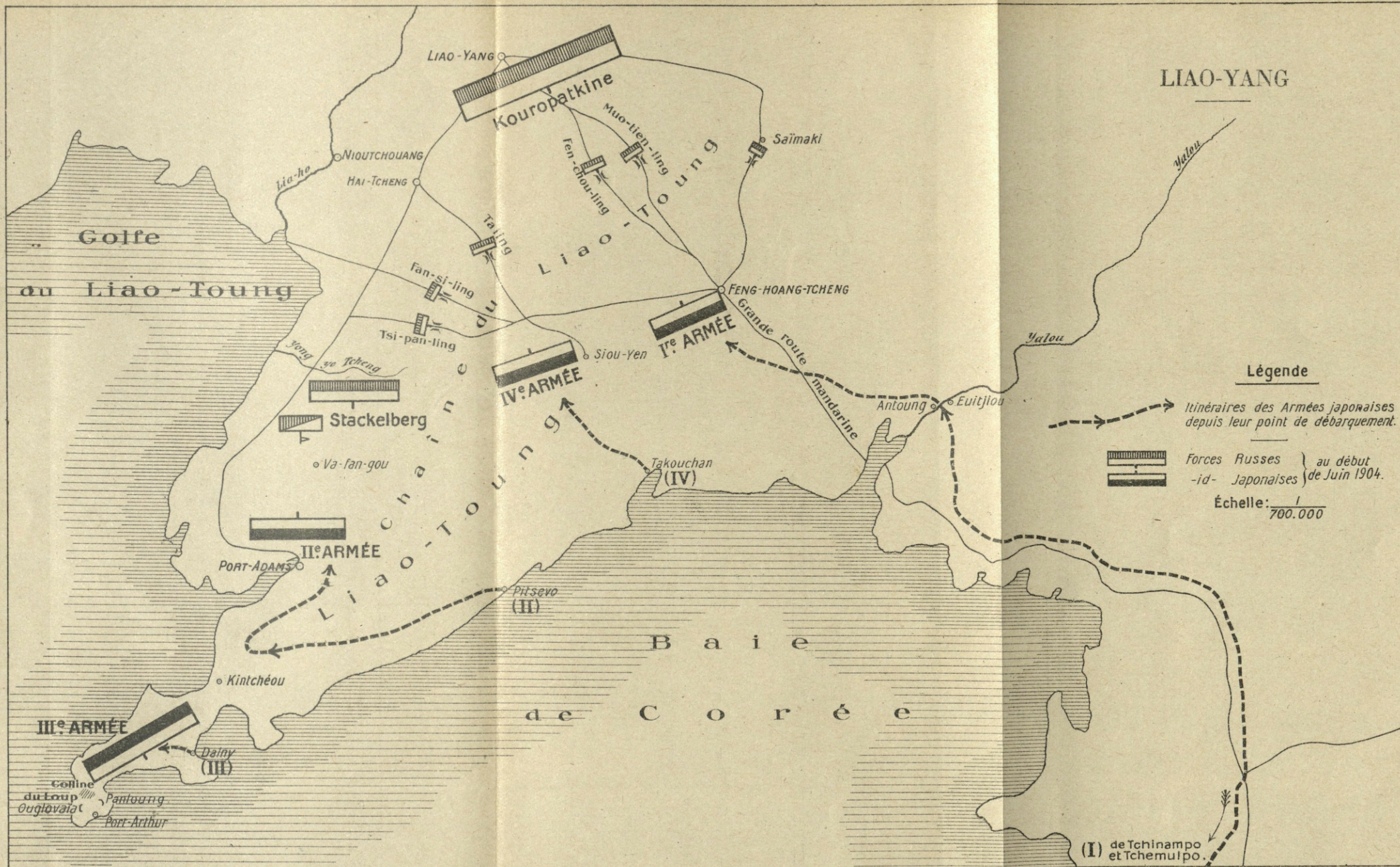
Échelle
1:4.700.000



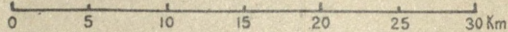


PRISE DE LIÈGE

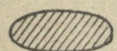
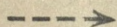
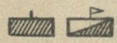
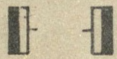


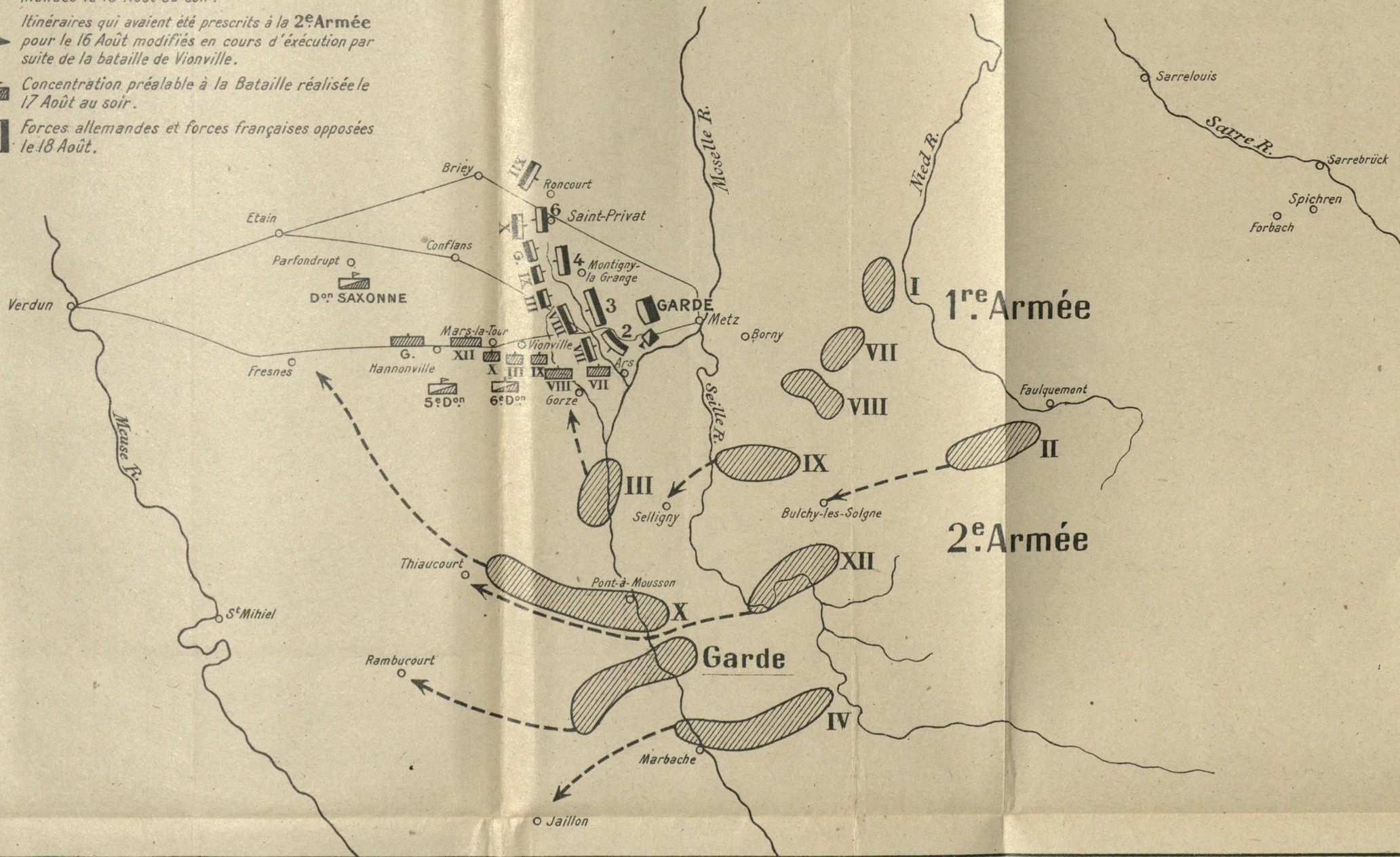


Echelle



Légende

-  Emplacements des corps des deux armées allemandes le 15 Août au soir.
-  Itinéraires qui avaient été prescrits à la 2^e Armée pour le 16 Août modifiés en cours d'exécution par suite de la bataille de Vionville.
-  Concentration préalable à la Bataille réalisée le 17 Août au soir.
-  Forces allemandes et forces françaises opposées le 18 Août.

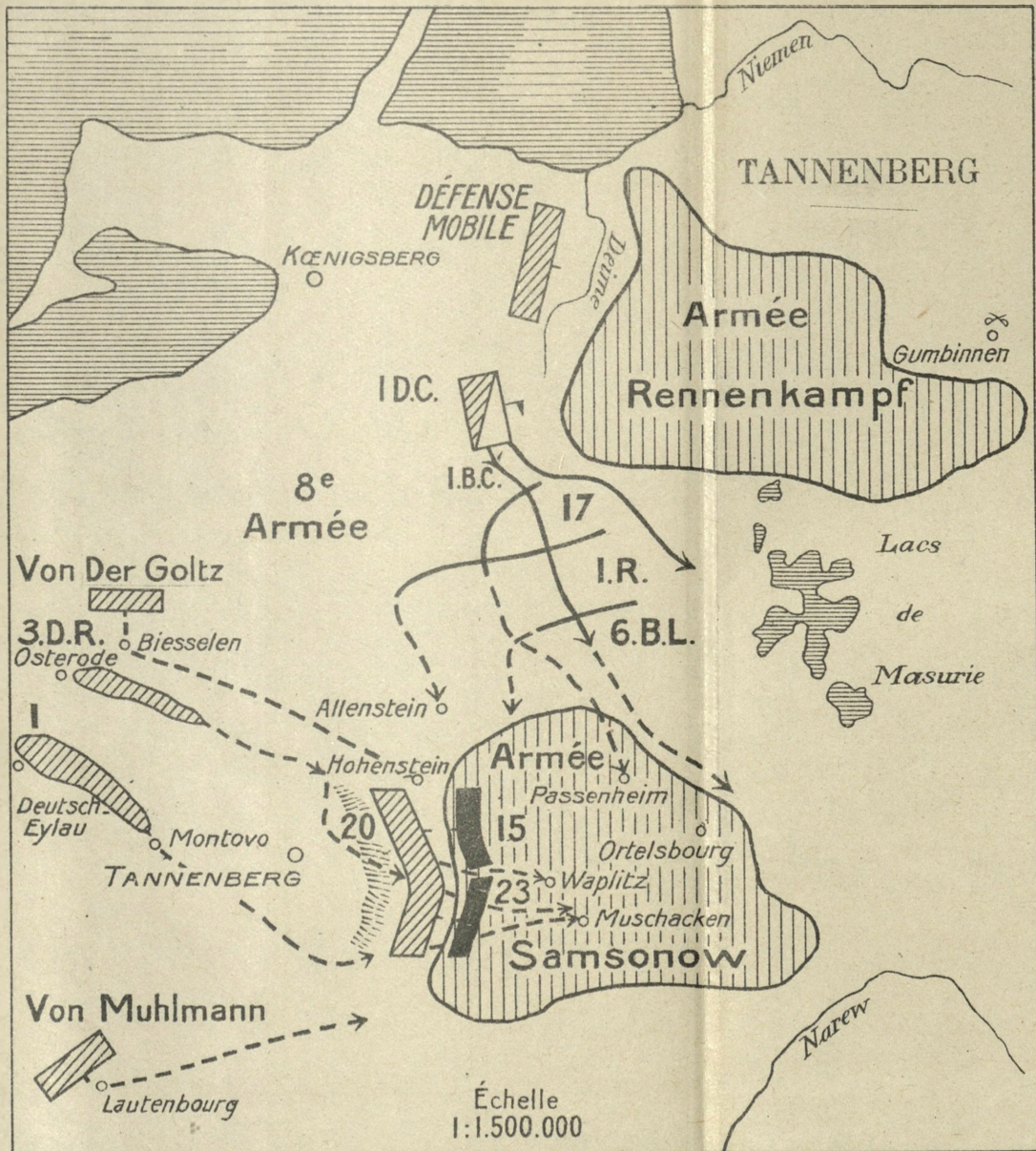


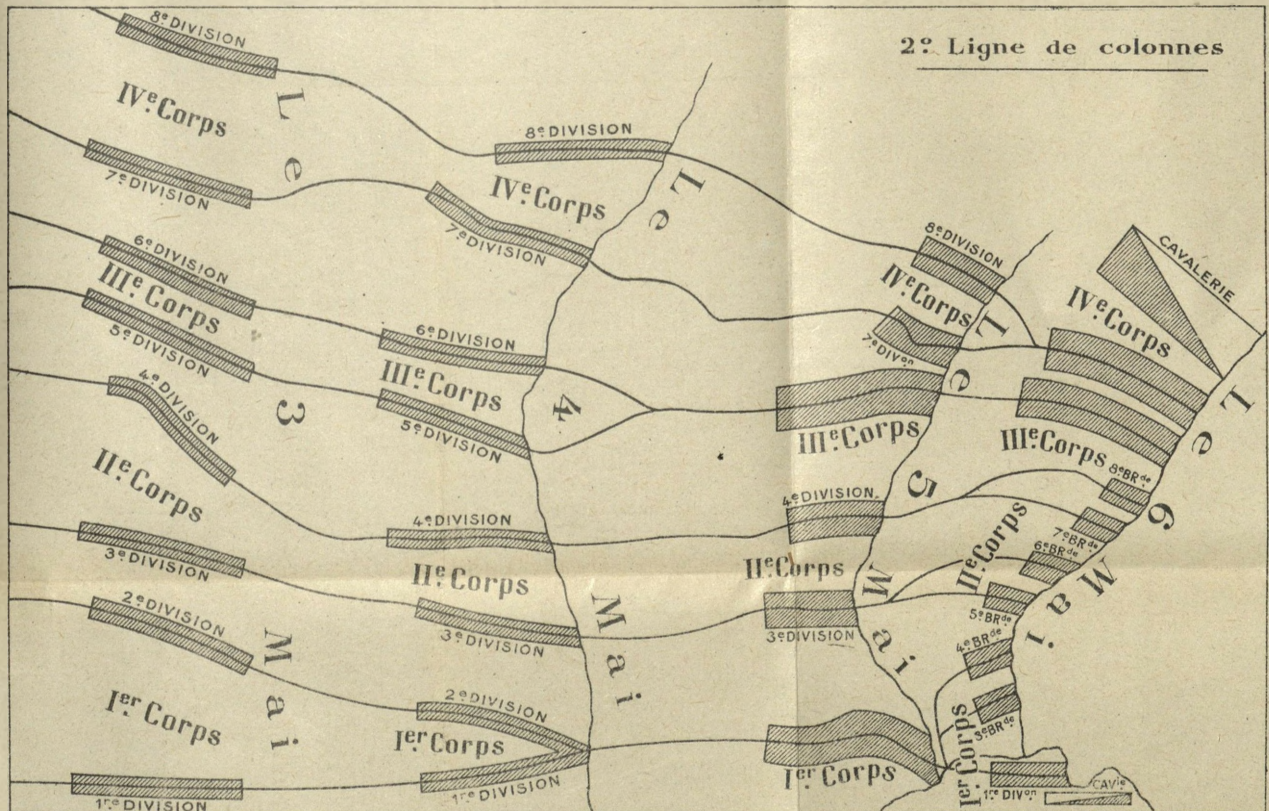
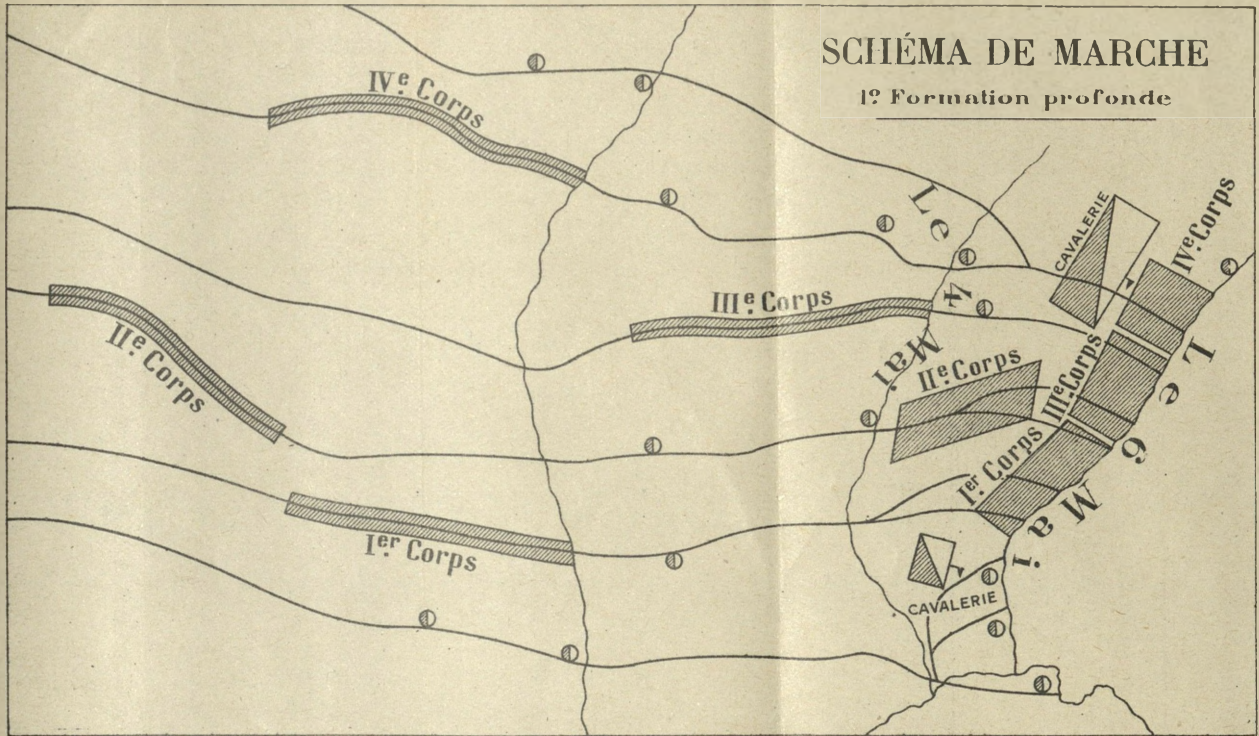
SAINT-PRIVAT

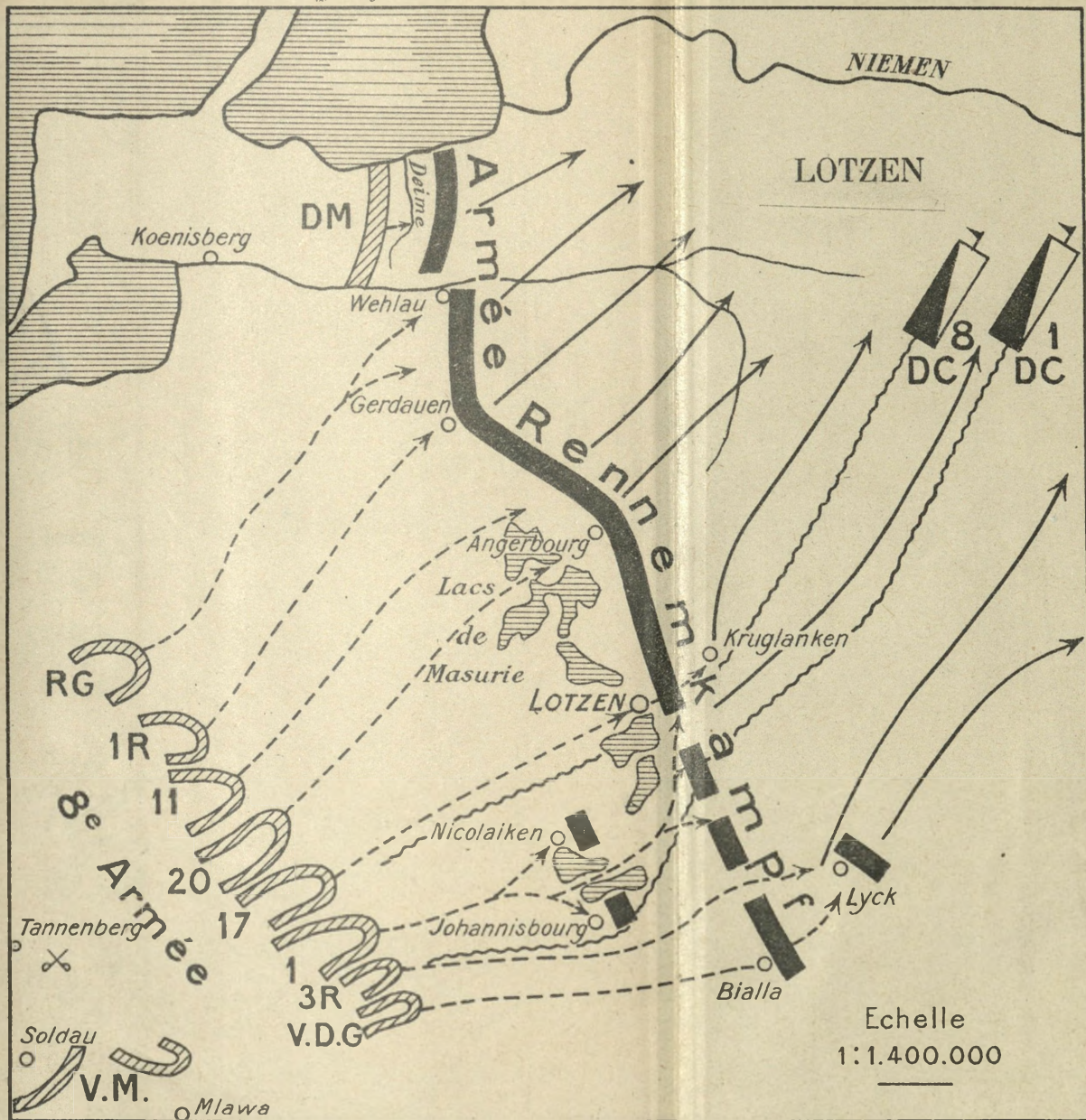
1^{re} Armée

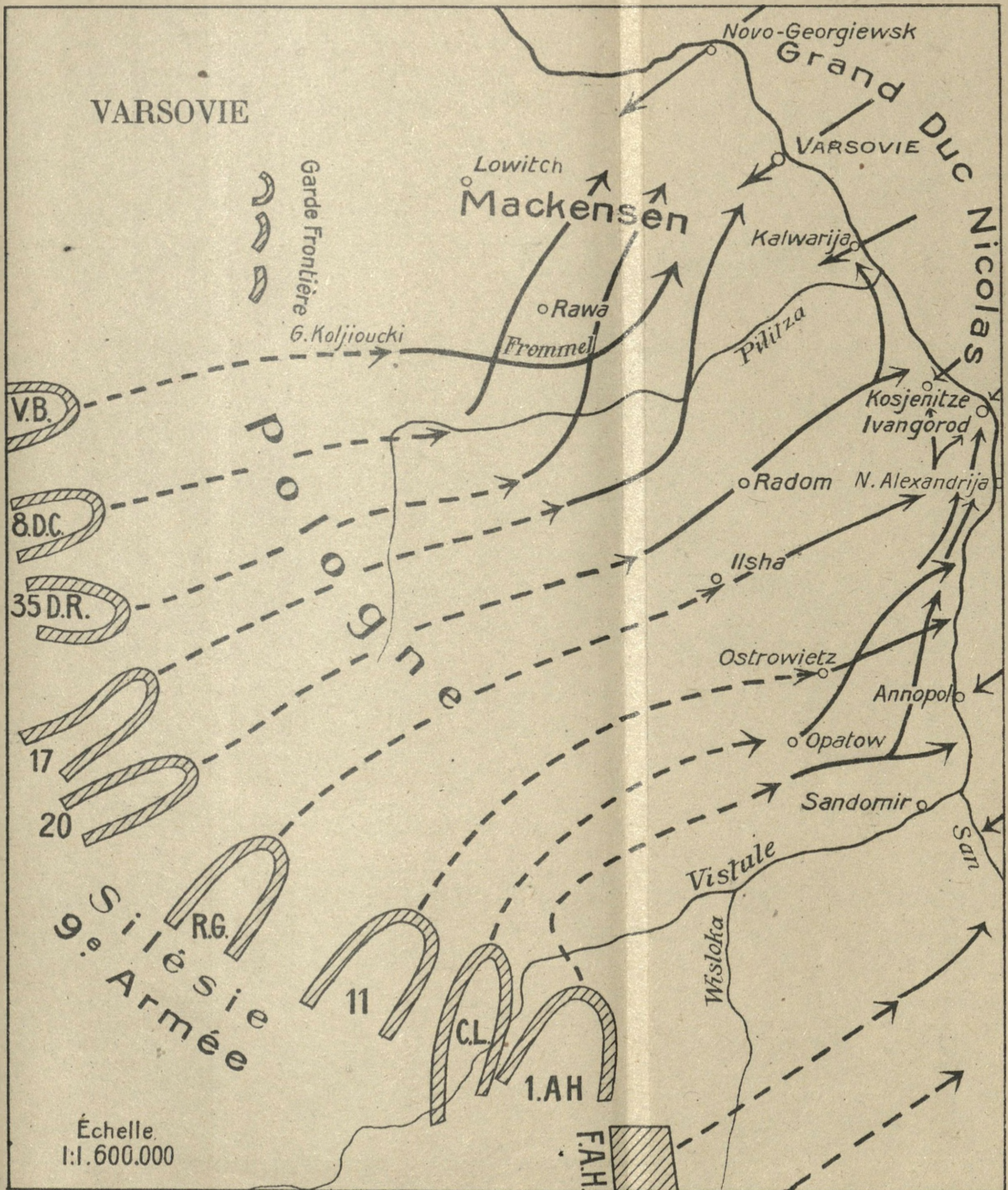
2^e Armée

Garde

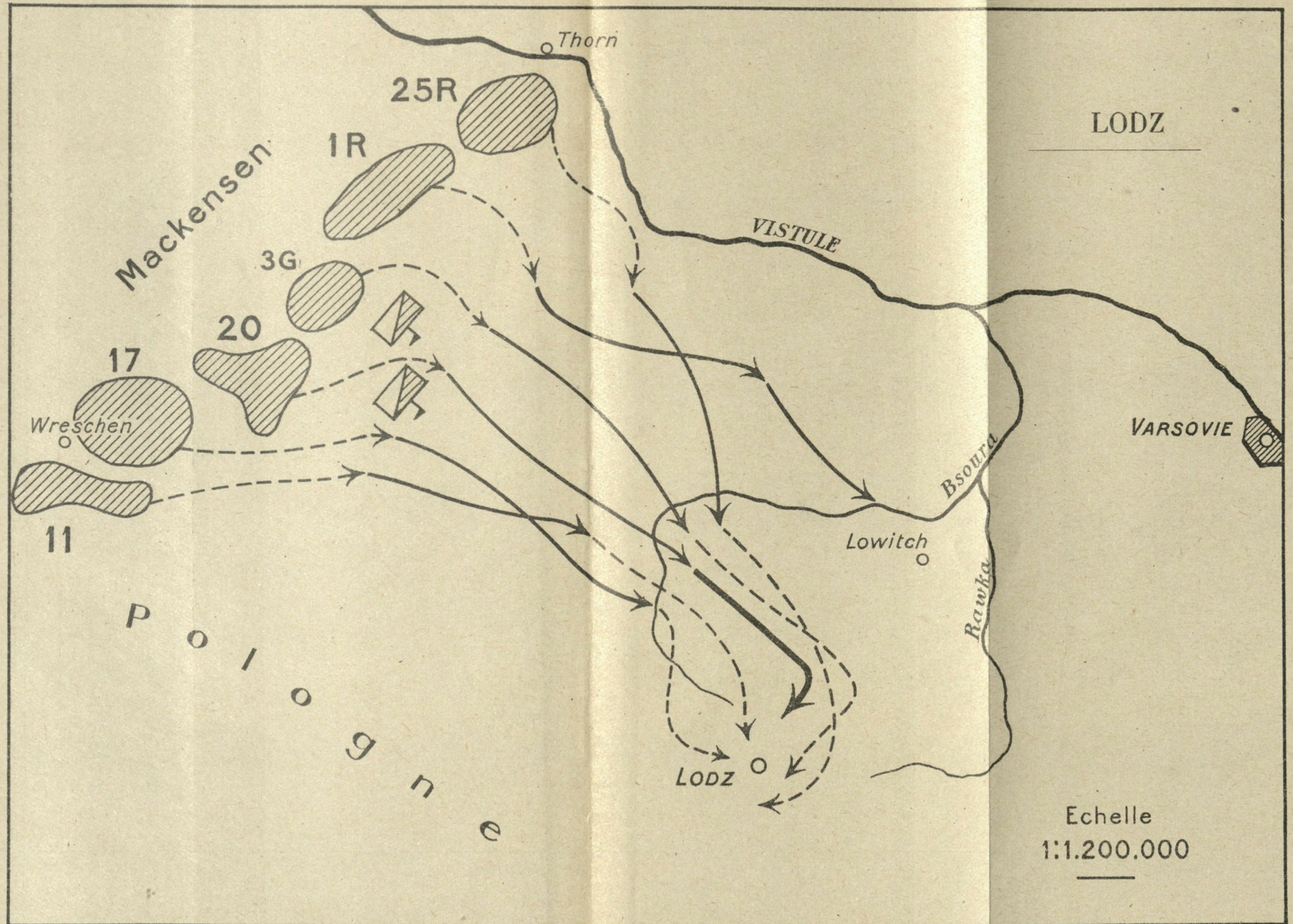


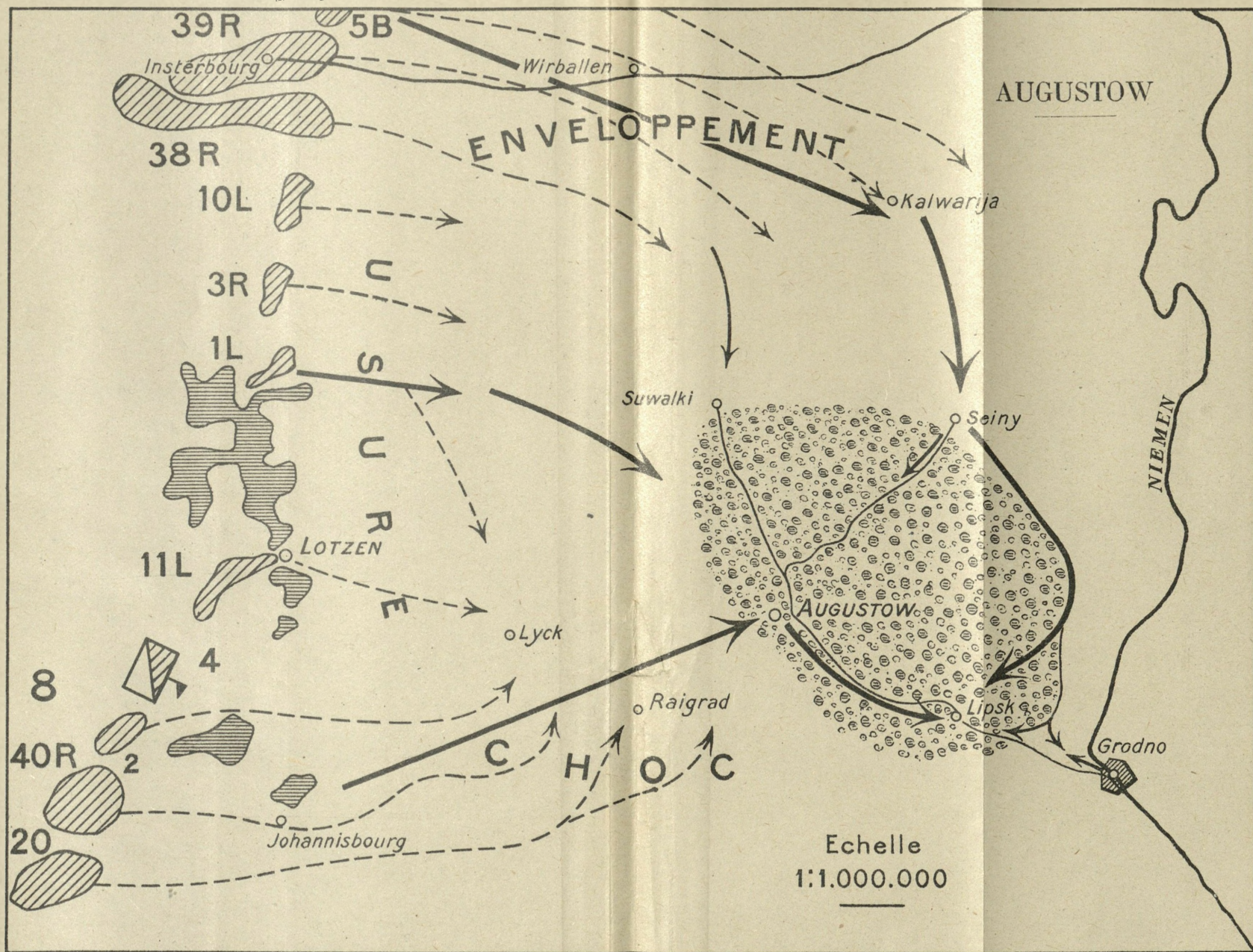




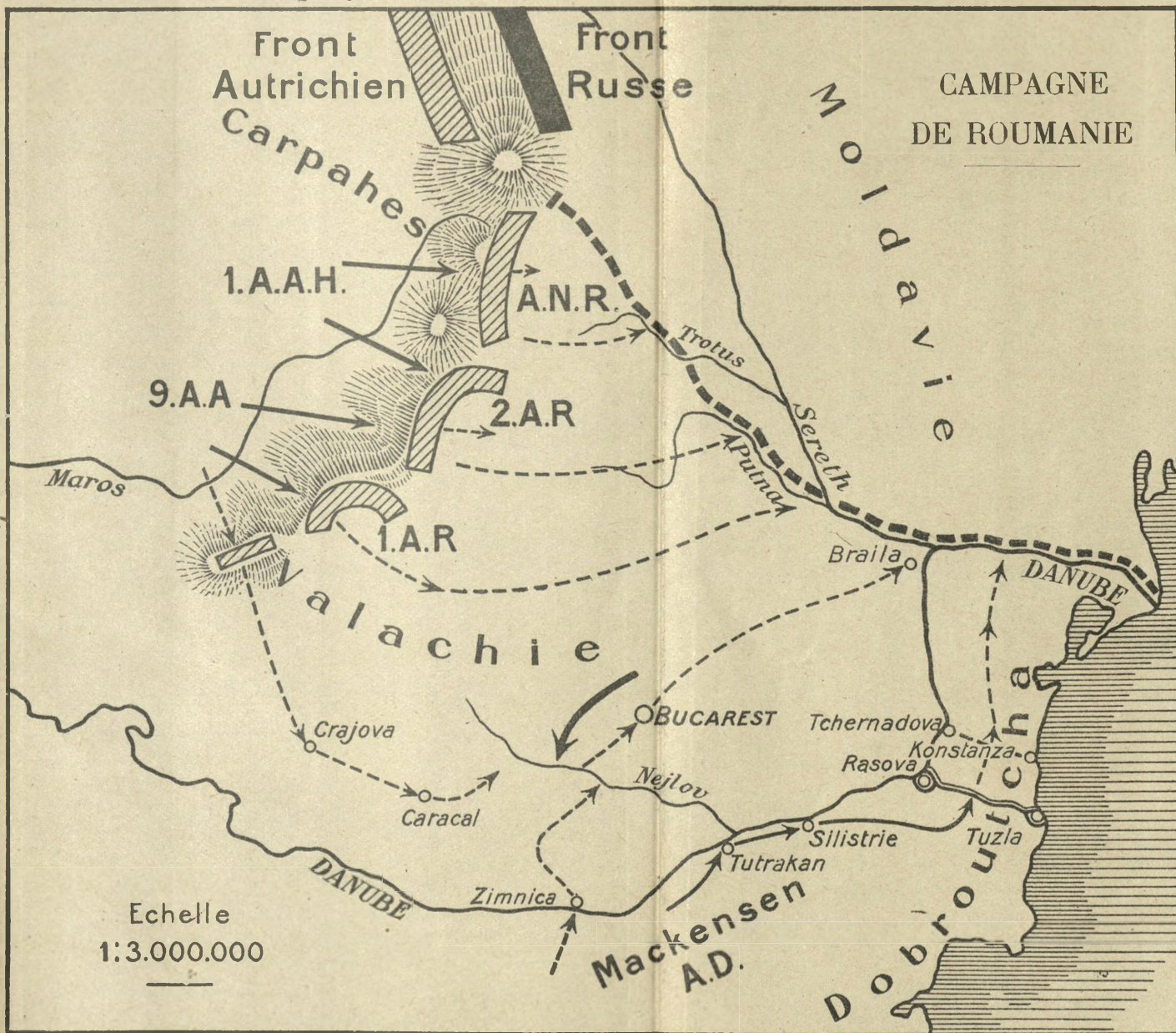


Échelle
1:1.600.000

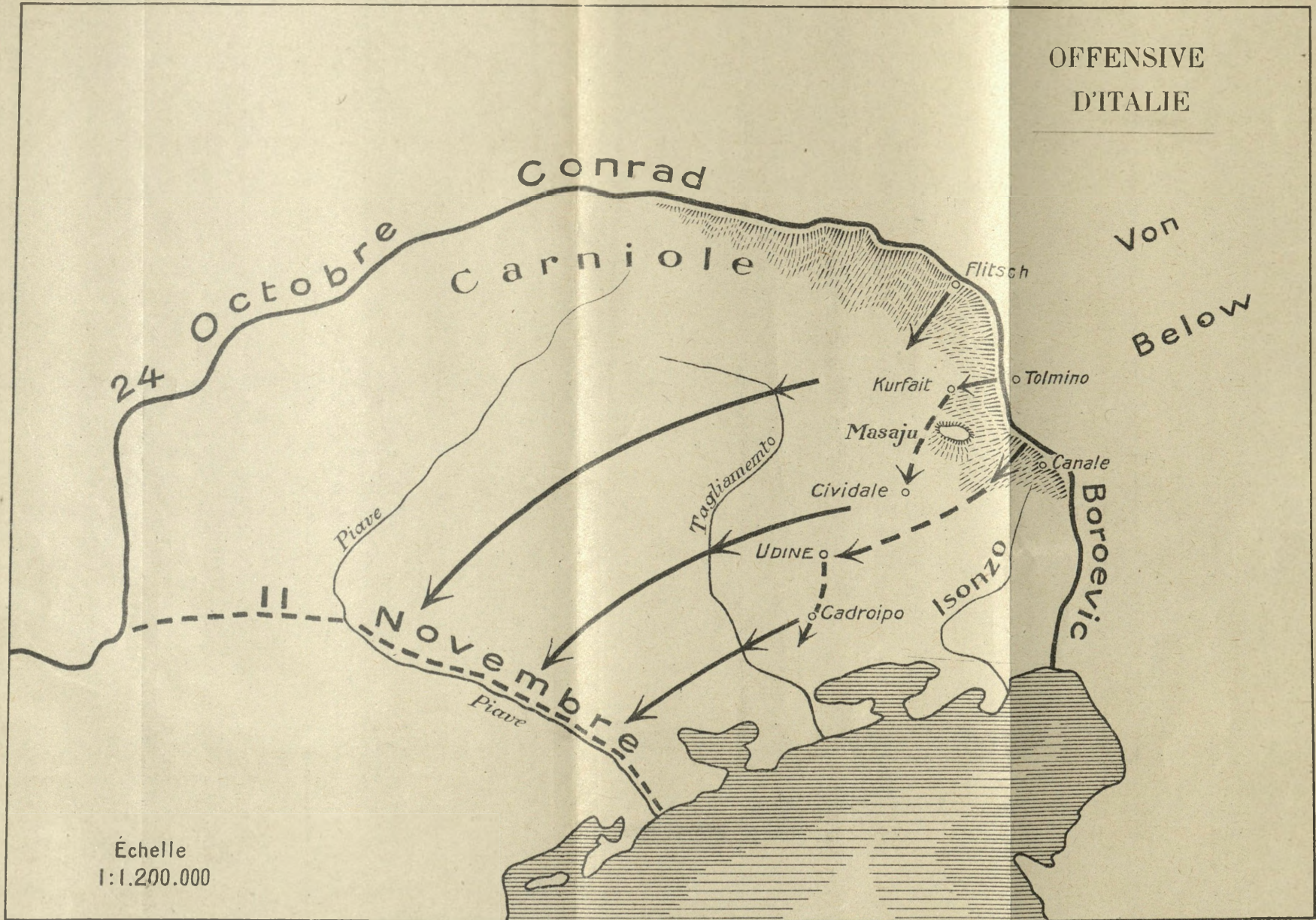




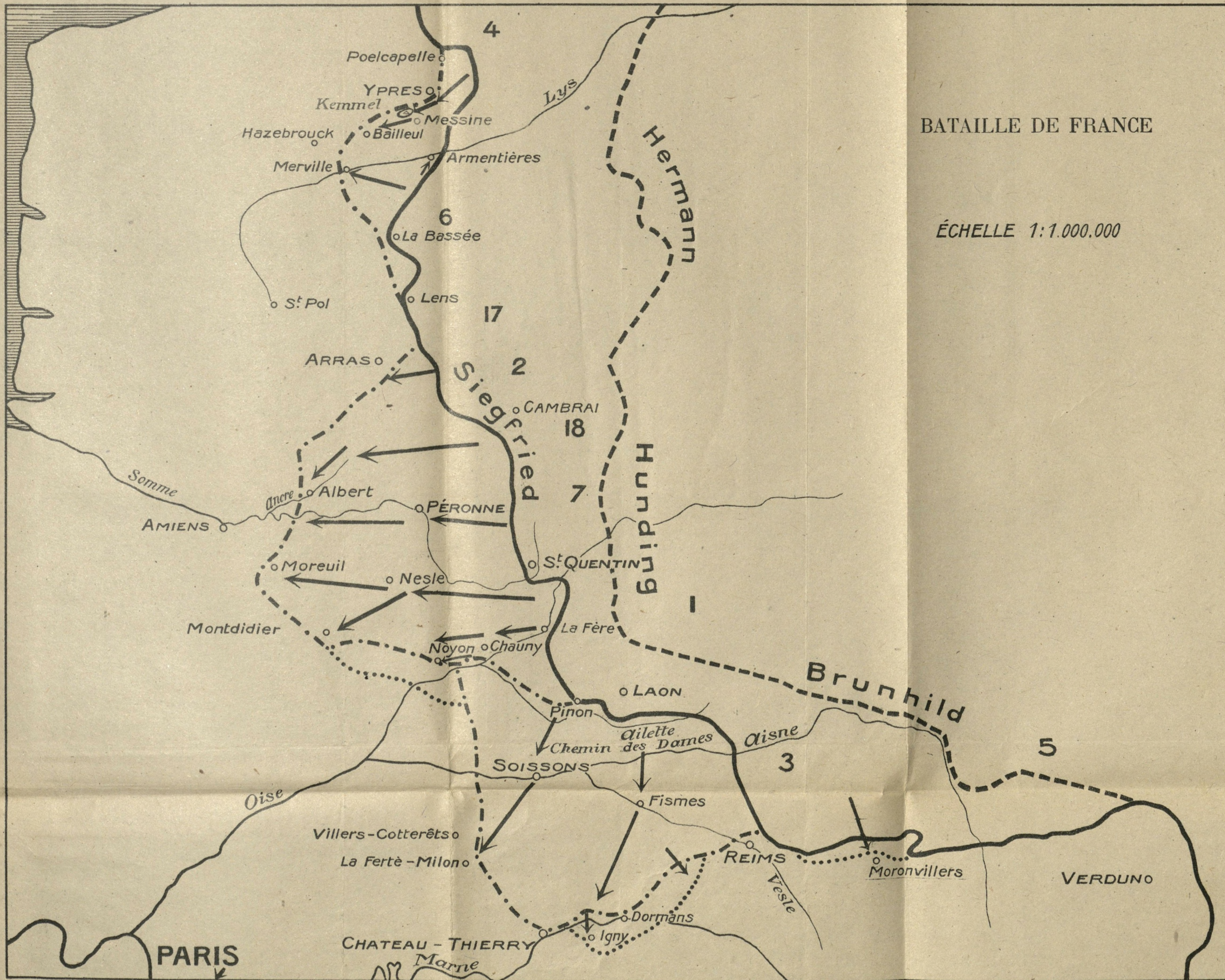




OFFENSIVE
D'ITALIE



Échelle
1:1.200.000



BATAILLE DE FRANCE

ÉCHELLE 1:1.000.000

BI
HI
W



47988/2

